

Bulletin de l'APHCQ

ASSOCIATION DES PROFESSEURES ET DES PROFESSEURS D'HISTOIRE DES COLLÈGES DU QUÉBEC
VOL 3 / NO 1 / octobre 1996

Sommaire

- | | | | |
|----------|--------------------------|----------|--------------------|
| p. 3 | Des nouvelles de partout | p. 14-16 | Société féodale |
| p. 4 | Mot de la présidente | p. 17-19 | Comptes rendus |
| p. 5-9 | Le congrès 1996 | p. 20-21 | Revue des revues |
| p. 10-11 | Le rapport Lacoursière | p. 22 | Chronique Internet |
| p. 12-13 | Enseigner avec un manuel | | |

Appel à tous

Amis, nous rappelons, chers membres, que vous pouvez en tout temps envoyer des articles, des nouvelles et des commentaires pour publication dans votre Bulletin. Vous pouvez le faire en contactant votre représentant régional.

Région 1: Laurentides, Lanaudière, Mauricie, Bois-Francs: **Éric Douville** (514-527-4651)

Région 2: Montréal: **Daniel Massicotte** (514-522-6964).

Région 3: Québec, Chaudière, Appalaches: **Lucie Piché** (418-683-6411)

Région 4: Estrie, Montérégie: **Lorne Huston** (514-679-2630, poste 620)

Région 5: Outaouais, Abitibi: **Paul Dauphinais** (514-975-6356)

Région 6: Bas-du-Fleuve: **Éric Douville** (514-527-4651)

Région 7: Saguenay, Lac-Saint-Jean: **Marc Desgagnés** (cégep de Jonquière)

Région 8: Côte-Nord: **Bernard Dionne** (514-430-3120, poste 454).

Pour faire du prochain congrès de l'APHCQ un franc succès!

Les organisateurs sollicitent votre collaboration pour la prochaine assemblée printanière qui aura lieu au Collège du Vieux-Montréal. Si

vous avez des suggestions ou si vous désirez y participer à titre de conférencier, veuillez communiquer avec nous. Réservez déjà les 4, 5 et 6 juin prochain à votre agenda!

Luc Lefebvre
(Professeur d'histoire)
Collège du Vieux-Montréal
255, rue Ontario est
Montréal (Québec), H2X 1X6
Tél: (514) 982-3437 (poste 2248)
Fax: (514) 982-3448

Le congrès 1996: encore une fois, le salon des exposants a été un franc succès!
(PAGE COUVERTURE)

L'APHCQ

L'Association des professeurs et des professeurs des collèges du Québec (APHCQ) est une association sans but lucratif incorporée en vertu de la Loi sur les compagnies. L'APHCQ regroupe les professeurs et les professeurs d'histoire des collèges et des cégeps du Québec, qu'ils soient publics ou privés. On peut devenir membre associé de l'APHCQ même si on n'enseigne pas dans un collège.

Lasalle (Qc), H8N 2J4. Téléphone: (514) 364-3320, poste 658.

POUR FAIRE PARAÎTRE UN ARTICLE, envoyer la documentation à M. Bernard Dionne, collège Lionel-Groulx, 100, rue Duquet, Sainte-Thérèse, Qc, J7E 3G6. Téléphone: (514) 430-3120, poste 454. Télécopieur: (514) 971-7883. Courrier électronique: dionneb@delta.lionelgroulx.qc.ca.

POUR DEVENIR MEMBRE, il suffit d'envoyer ses coordonnées (Nom, adresse, institution s'il y a lieu, téléphone) et un chèque de 25\$ à l'ordre de l'APHCQ à M. Louis Lafrenière, 5126 rue Chabot, Montréal, Qc., H2H 1Y8.

POUR REJOINDRE L'ASSOCIATION, prière d'adresser toute correspondance à Madame Danielle Nepveu, collège André-Laurendeau, 1111, rue Lapierre,

EXÉCUTIF 1996-1997
Présidente: Danielle Nepveu (André-Laurendeau)
Vice-président et secrétaire: Éric Douville (Saint-Laurent)
Trésorier: Louis Lafrenière (Édouard-Montpetit)
Responsable du Bulletin: Bernard Dionne (Lionel-Groulx)
Responsable du congrès: Luc Lefebvre (Vieux-Montréal)



Le Bulletin de l'APHCQ

Comité de rédaction

Bernard Dionne
(Lionel-Groulx)
Éric Douville
(Saint-Laurent)
Paul Dauphinais
(Montmorency)
Daniel Massicotte
(Saint-Jean)
Patrice Régimbald
(Vieux-Montréal)
Lorne Huston
(Édouard-Montpetit)

Coordination technique

Bernard Dionne
(Lionel-Groulx)

Impression

Imprimerie du collège
Lionel-Groulx

Publicité et abonnement

Louis Lafrenière: tél.:
(514) 679-2630, poste 593

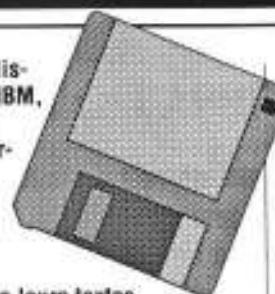
Veuillez envoyer vos textes sur disquettes 3,5 po. (format MAC ou IBM, de préférence IBM) ainsi qu'une version imprimée, à double interligne, en caractères Times 12 pts., à raison de 25 lignes par page, avec le moins de travail de mise en page possible.

Les auteurs sont responsables de leurs textes. Nous retournerons les disquettes si vous nous envoyez une enveloppe pré-affranchie et pré-adressée. Si vous avez des illustrations à proposer, faites-nous les parvenir ou faites-nous des suggestions appropriées. Merci de votre collaboration.

ISSN 1203-6110

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec

L'APHCQ remercie le collège Lionel-Groulx pour sa collaboration à l'impression de ce Bulletin.



Prochaines publications

Dates de tombée

No 2 : 15 novembre
No 3 : 14 février
No 4 : 7 avril

Publications

No 2 : 2 décembre
No 3 : 10 mars
No 4 : 28 avril

Des nouvelles de partout



Baie-Comeau

Pierre Frenette est toujours actif au sein de la *Revue d'histoire de la Côte-Nord*. Publiée deux fois l'an, la revue a curieusement été fondée à Montréal il y a une douzaine d'années, lors d'une rencontre de la Coordination provinciale. **Stéphane Saint-Gelais**, de Sept-Îles, y a également collaboré. Nous en reparlerons dans un prochain numéro.

Jonquière

Marc Desgagnés expérimente un cours d'*Histoire de la civilisation occidentale* en 60 heures, dont les 15 premières sont données par un prof de géographie, le tout dans le cadre d'un DEC intégré. Des ateliers de cartes géohistoriques permettent ainsi de préparer les élèves à suivre le contenu du 910. Cette formule est également expérimentée à Saint-Félicien, où le cours *Fondements historiques et politiques de la civilisation occidentale* est donné en 60 heures. C'est donc une histoire... à suivre.

- Bernard Dionne

Île de Montréal et Laval

Marc Turcotte, du Cégep de Saint-Laurent, a enfin publié son *Histoire de la civilisation occidentale* (Décarie éditeur) sur lequel il travaillait depuis quelques années déjà. A ce même cégep, nos collègues historiens inaugureront cet automne leur Centre intégré permettant la projection de diapositives sur un écran plein jour. Par ailleurs, le Centre d'études en sciences humaines, projet lancé il y a quelques années par **André Yelle** et qui servait déjà pour la récupération scolaire, répondra fort bien à partir de cet

automne aux exigences de la nouvelle heure d'encadrement. Au Cégep de Rosemont, face à la baisse marquée des clientèles, le Comité des sciences humaines procèdera à une réflexion d'ensemble sur la pédagogie collégiale. **Robert Pascal** nous informera du développement et des résultats de ce remue-méninge. Par ailleurs, **Robert Pascal** et **Yves DeGrandmaison** ont publié au printemps 1996 un cours par correspondance pour le cours *Histoire du temps présent: le XXe siècle*. De même, **Guy Desmarais** et **Ginette Cartier** s'apprêtent à publier un cours par correspondance sur les *Fondements historiques du Québec contemporain*.

Un projet commun aux professeurs d'histoire, de sociologie et de psychologie du Cégep du Vieux-Montréal amènera la publication d'un journal constitué par les meilleurs textes d'étudiants sur les antagonismes sociaux en Occident. Cette publication sera par la suite distribuée gratuitement.

Hélène Dupuis, du Collège Bois-de-Boulogne, participe à une série de réunions avec des collègues universitaires sur l'arrimage Cégep-université.

Au Collège Jean-de-Brébeuf, un projet de revue en sciences humaines y est en cours, parrainé par **Dominic Roy**. Intitulé *Enjeux contemporains*, cette revue multidisciplinaire vise à servir de forum de discussion et de lieux de publication pour les meilleurs travaux d'étudiants en histoire, politique et économie, sous forme d'éditoriaux, de dossiers, d'essais et de notes de lecture. Par ailleurs, **Patrice Régimbald** a prononcé en septembre une con-

férence portant sur l'Histoire de l'histoire dans le cadre du cours d'Initiation aux méthodes de recherche en sciences humaines donné par **Dominic Roy**.

Montréal-Estrie

Au printemps 1996, le Club d'histoire du Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu (animé par **Andrée Dufour** et **Michel Aubin**) a organisé deux conférences auxquelles devaient assister les étudiants du cours d'*Histoire de la civilisation occidentale*. L'une, prononcée par Marie-Claude Després-Masson portait sur *Le costume et la mode au Moyen Âge*, et l'autre, par Janick Auberger, sur *La naissance de l'astronomie*. Les activités du Club ont été complétées par une visite du Musée canadien des Civilisations à Ottawa, et des ateliers de discussion où les étudiants ont échangé sur l'influence de Bismarck en Allemagne et sur l'évolution du système scolaire québécois. Cet automne, le Club d'histoire prévoit présenter une conférence de Geneviève Dumas sur *La médecine et la santé au Moyen Âge* et une seconde conférence, de Christine Métayer, sur *Les écrits publics en France sous l'Ancien Régime*. Le programme automnal sera complété par une visite du Musée Pointe-à-Callière. Par ailleurs, **Daniel Massicotte** a présenté un tableau de Montréal au tournant du XIX^e siècle dans le cadre d'une conférence prononcée à la Société historique de Montréal, au mois de septembre, intitulée «Dynamique de croissance et de changement du Montréal préindustriel (1731-1831)».

- Daniel Massicotte

Histoire et civilisation

Les cégeps de Chicoutimi, Lévis-Lauzon, Méridi, Sainte-Foy et Vieux-Montréal expérimentent ou vont expérimenter le nouveau programme : HISTOIRE ET CIVILISATION. Ce programme est la traduction française du programme : *Liberal Arts*, qui se donnent déjà dans sept cégeps anglophones. Il s'agit de projets pilotes et d'autres cégeps tenteront l'expérience à compter de septembre 1998, dont le Collège Montmorency.

Ce programme se veut une approche intégrée sur une base essentiellement historique, mais il n'est pas en soi un profil de sciences humaines (700.02). Concrètement, dans le cadre d'une même session, les étudiants voient la littérature grecque, l'histoire grecque, les avancées scientifiques grecques, etc. L'accent est mis sur l'intégration des disciplines et la collaboration interdisciplinaire. L'approche-programme est donc la clé d'HISTOIRE ET CIVILISATION. Précisons que ce nouveau programme exige que les cégeps soient jumelés avec une université.

Yves Bourdon, du cégep Montmorency, a écrit avec Jean Lamarre, du Collège militaire royal de Kingston, une histoire des États-Unis: *Histoire des États-Unis. Mythes et réalités*. Cet ouvrage est publié chez Beauchemin et maintenant disponible en librairie.

Georges Langlois, du Collège Montmorency, et **Gilles Villemure**, du Collège du Vieux-Montréal, ont apporté quelques améliorations à leur volume : *Histoire de la civilisation occidentale*. Cette deuxième édition est aussi publiée chez Beauchemin. Ils viennent également de publier un guide pédagogique qui fournit pour chaque chapitre des travaux, des sujets de débats, une bibliographie et une filmographie. Ils donnent également des conseils sur l'utilisation des documents, tels que cartes, photos, textes d'époque.

- Paul Dauphinais

Mot de la présidente

Danielle Nepveu, Cégep André-Laurendeau

Chers (ères) collègues,

J'ai eu le grand plaisir, à notre dernier congrès, d'être élue présidente de l'APHCQ. J'entends bien continuer le travail entrepris depuis déjà deux ans par le président sortant, Bernard Dionne, et par l'exécutif dont j'ai fait partie dès la naissance de l'Association.

Il convient avant toutes choses de remercier les membres de l'exécutif sortant qui ont consacré beaucoup d'énergie à animer l'Association et à rendre de plus en plus visible notre discipline et le travail qui se fait au niveau collégial. Le président sortant, Bernard Dionne, a accompli sur ce plan un immense travail qu'il importe de souligner. De la même manière, Louis Lafrenière (trésorier), Eric Douville (responsable du bulletin), Yves Tessier (responsable du congrès) ont déployé toutes leurs énergies dans les fonctions qu'ils occupaient. De mon côté, en tant que vice-présidente pour l'année 1995-96, j'ai participé au groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire qui a donné lieu à un rapport déposé à la ministre de l'Éducation le 20 juin dernier. (voir article p. 10)

L'exécutif de 1996-97 ressemble beaucoup à celui de l'an dernier. Yves Tessier, après avoir assumé la lourde tâche d'organisation du congrès, cède cependant sa place à Luc Lefebvre, du cégep du Vieux-Montréal. En effet, c'est entre les murs de ce collège très urbain qu'aura lieu notre troisième congrès. Nous vous tiendrons au courant par le bulletin de l'organisation de cet événement.

Outre le responsable du congrès, l'exécutif regroupe Bernard Dionne qui assumera maintenant la

responsabilité du bulletin, Eric Douville (secrétariat et vice-présidence) et Louis Lafrenière (trésorerie) ainsi, bien sûr, que la présidente.

Les dossiers majeurs, pour l'année 96-97, demeurent évidemment la suite des États généraux et le rap-



port du groupe de travail. La ministre de l'Éducation prendra cette année des décisions majeures qui, nous l'espérons, redonnera à l'histoire une place plus acceptable dans notre système d'éducation. Afin de demeurer vigilant et de continuer les pressions auprès des décideurs, la Coalition pour la promotion de l'histoire sera très active au cours de l'année.

Rappelons qu'à notre dernier congrès, l'Assemblée générale a résolu unanimement d'adhérer à la Coalition (voir page 7). Nous avons donc continué d'y jouer un rôle actif; le 28 août dernier, une rencontre entre une vingtaine d'organismes membres de la coalition a permis d'adopter un plan de travail pour l'année qui vient et d'élire un comité de coordination en remplacement du co-

mité provisoire mis sur pied l'an dernier. En tant que présidente de l'APHCQ, je participerai à ce comité de coordination comme le président sortant le faisait déjà depuis la création de la Coalition. Ce comité regroupe dix personnes qui représentent divers organismes tels que l'Union des écrivains, l'Association d'histoire politique, la Société Saint-Jean-Baptiste, la Fédération des étudiants universitaires du Québec, le département des professeurs d'histoire de l'art de l'UQAM, la Fédération des sociétés d'histoire, la SPHQ etc. Jean-Claude Germain, en tant que porte-parole de la Coalition, est également présent au comité de coordination.

Le but de la Coalition est très clair: il s'agit de multiplier les moyens de pression afin de rendre l'histoire plus présente dans le milieu scolaire et dans l'ensemble de la société. Il n'est aucune question de se prononcer sur des programmes d'études précis ou sur un nombre d'heures d'enseignement requis. Le point de ralliement de tous les organismes membres est donc la promotion de l'histoire. Tout récemment, pendant les audiences finales des États généraux, dans la première semaine de septembre, la Coalition a publié le texte de la résolution d'adhésion en retenant un encart publicitaire dans *Le Devoir*. La semaine suivante, une conférence de presse de la coalition a eu lieu afin de dénoncer l'absence de discussions concernant l'histoire aux États généraux. Cela nous a valu une article dans *Le Devoir* et un reportage à la télévision (Télé Quatre Saisons). La Coalition désire aussi se faire entendre par la voix des médias, à l'occasion des Salons

du livre, des congrès de divers organismes etc.

La Coalition a choisi également de soutenir le rapport du groupe de travail dans la mesure où il recommande une augmentation des heures consacrées à l'histoire et une meilleure formation universitaire pour les futurs professeurs. Il est certain que des réserves peuvent être exprimées sur le contenu du rapport et notamment sur la conception de l'histoire véhiculée dans le rapport. Des lettres ouvertes aux journaux en ont d'ailleurs fait état. Il faut tout de même préciser que le rapport Lacoursière est le fruit d'un consensus parfois difficilement obtenu. J'ai moi-même certaines réserves à formuler malgré ma participation aux débats et mon adhésion au rapport final. Il me semble toutefois essentiel, particulièrement en ce moment, de tenter d'identifier des points communs à tous ceux et celles qui défendent l'histoire et non pas de nous diviser sur des questions idéologiques qui pourront être discutées le temps venu. Tout en reconnaissant la pertinence d'une discussion démocratique sur le sujet, il me semble important de ne pas perdre de vue que les décisions gouvernementales peuvent être prises rapidement et qu'il ne faut pas rater le moment. L'essentiel, dans les mois à venir, est de faire valoir l'importance de l'histoire en tant que discipline extrêmement formatrice intellectuellement et qui permet de développer une culture publique commune. Je crois donc sincèrement qu'il faut aller vers ce qui nous réunit tous et toutes.

L'APHCQ commence donc une nouvelle année avec beaucoup d'activités en perspective. Au nom de l'exécutif, je souhaite que nous saurons bien vous représenter et, aussi, vous captiver par les textes publiés dans le bulletin, par un congrès enrichissant et stimulant. Toutes les suggestions sont les bienvenues!

VIE DE L'ASSOCIATION

Le congrès 1996 de l'APHQ

Une association consolidée

Bernard Dionne, Cégep Lionel-Groulx

Le deuxième congrès annuel de l'APHQ s'est tenu au collège F.-X.-Garneau de Québec, les 29, 30 et 31 mai dernier et il a obtenu un franc succès avec la présence de 85 participants. Avec neuf ateliers, deux conférences et une table ronde, les congressistes étaient bien servis, tandis qu'un banquet médiéval, un lancement parrainé par les Archives nationales du Québec et un salon des exposants ont permis à tous de fraterniser après une année académique bien remplie.

La conférence inaugurale

C'est à Jacques Dufresne, éditeur de la revue *L'Agora*, que les organisateurs du congrès ont demandé d'inaugurer nos travaux. Le philosophe nous a d'entrée de jeu entretenu de son rêve d'une grande encyclopédie du Québec où l'histoire occuperait une place centrale. Mais il est vite passé à un autre registre lorsqu'il a pourfendu ce qu'il appelle la liberté d'indifférence propre à la modernité. Dufresne oppose la liberté de perfection,

basée sur la connaissance, à cette liberté d'indifférence qui se caractérise par le "libre choix" et qui est devenue la

souvent confrontés de nos jours et qui serait le symptôme de cette "liberté d'indifférence".



Yves Tessier a inauguré les travaux du congrès.

nouvelle religion du monde moderne. "Pourquoi tant de gens sont-ils hostiles à la connaissance?", demande Dufresne, sinon parce que cette dernière éloigne du choix et de la sacrosainte liberté individuelle élevée au rang de valeur suprême. Dufresne a certainement rejoint ses auditeurs lorsqu'il a traité de cette "ignorance agressive" à laquelle les professeurs sont



Le président sortant, Bernard Dionne, a remercié les organisateurs du congrès.

Il ne saurait être question ici de résumer intégralement le contenu de cette conférence, car il a abordé plusieurs questions comme le rôle déterminant des historiens dans la résistance à la culture de l'indifférence; la nécessité d'une histoire incarnée, organique et écologique; l'affaire des "vaches folles" et ses rapports avec la crise de civilisation que nous connaissons; Leibnitz et ce qu'il appelle l'épopée formaliste qui conduit au règne du virtuel qui réduit la réalité à sa plasticité, à une sorte de cybersphère (citant O'Brien, *On the Eve of the Millennium*). Il se pose la question suivante: faut-il se brancher (sur Internet, bien sûr), ou s'enraciner? Peut-on faire les deux et tenter de créer pour les jeunes un contexte intellectuel qui permette l'enracinement des connaissances dans des valeurs fondamentales?



Voilà donc les questions que le philosophe nous a adressées en accordant trop d'autorité à l'oeuvre aujourd'hui dépassée de Léon Gérin et en abordant pêle-mêle l'histoire des sages-femmes, celle du camembert (oui, oui!) ou l'admiration qu'il éprouve envers M. De Lafontaine, le "premier des post-modernes"... Toutefois, malgré de savantes références et de stimulantes interrogations, plusieurs croyaient à la fin que le philosophe avait laissé les historiens sur leur faim et que les débats du lendemain s'en trouvaient peu éclairés.

Comparer le Québec aux autres sociétés occidentales

Car le programme de la seconde journée comprenait un exposé de Christian Laville (U. Laval) sur l'enseignement de l'Histoire ailleurs, suivi d'une table ronde sur l'enseignement de l'histoire à l'aube du XXI^e siècle.

Aux yeux de tous, la conférence de M. Laville fut un moment fort du congrès. Il a bien montré que les historiens ont raison de s'inquiéter du peu de place



M. Christian Laville (U. Laval).

qu'occupe leur discipline dans la formation des jeunes Québécois. En effet, on fait parfois trois fois plus d'histoire ailleurs



Le philosophe Jacques Dufresne a prononcé la conférence inaugurale. Le texte de celle-ci sera publié dans le prochain numéro.

ze de Jacques Cartier. Le récit de Sylvie Chaput foisonne de portraits de personnages tout aussi étonnants mais combien plus vivants. Les envolées passionnées d'un Antoine Plamondon sur une toile contemporaine de Géricault disputent leur place aux lubies d'un James Bowman et sa tentative de faire accepter à la haute société québécoise l'idée d'un *diorama* (ancêtre lointain du cinéma). L'histoire d'un curieux insecte — le "tarantatello" de Charles Nodier — sera suivie d'une exposition des pratiques alchimiques par l'abbé Jérôme Demers et le tout sera entrecoupé de discussions sur le pittoresque en peinture ou sur le mythe grec de Céphale et de Procris. Où rencontrerait-on un Gêrôme Fassio, ce miniaturiste italien fraîchement arrivé de New York, qui tente sa chance chez l'élite québécoise? Qui d'autre fera revivre la tentative des typographes de Québec de narguer les autorités coloniales en montant *La mort de César* de

Voltaire? Ne serait-ce que pour des pages comme celles-là, ce livre mérite qu'on s'y attarde et qu'on le déguste.

Ce roman n'est pourtant pas qu'une collection de portraits insolites. Il est également une histoire: histoire d'une femme, d'un amour, d'un milieu et d'un peuple. C'est peut-être trop. La structure même du roman ploie sous ces exigences multiples. Les "cahiers" dont il est question dans le titre sont peu convaincants d'un point de vue littéraire. Historiques, ils le sont dans leur contenu mais l'histoire intime de leur rédaction est curieusement absente. Cette réflexion régulière sur le sens de la démarche de l'auteur, si caractéristique des auteurs de mémoires, est absente. Jamais le lecteur n'aura-t-il la possibilité de partager le sens que l'auteure donne à ses réflexions. On ne sent pas un projet qui se modifie et se précise au fur et à mesure qu'il se réalise. On a l'impression, au contraire,

que la véritable auteure ne fait pas complètement confiance à l'auteure qu'elle invente et se sent obligée de lui imposer des tâches parfois peu conformes à sa nature. Les leçons didactiques sur les techniques de lithographie, par exemple, toutes intéressantes qu'elles soient d'un point de vue historique, sont peu vraisemblables dans le cadre d'une série de cahiers personnels de cette nature.

Est-ce pour les mêmes raisons que je ressens un malaise en lisant les longs passages consacrés aux événements politiques de 1833-1840? Certes, la vision d'Isabelle Forest correspond vraisemblablement à une opinion moyenne de son milieu (un nationalisme modéré) mais on sent davantage le souci didactique dans ces pages. Comme si l'analyse sociologique précédait dans ce domaine la création du personnage. On est frappé par le fait qu'une femme si singulière par ailleurs soit si dépourvue d'origi-

nalité dans le domaine politique tout en étant si prolifique dans ses réactions.

Sur le plan psychologique en revanche, Isabelle, dans ses rapports avec les autres personnages du récit, est pleinement réussie. On sent son ardeur et sa pudeur, son ambition et sa retenue. Lorsqu'on ferme ce livre, on a non seulement des intuitions nouvelles sur ce qu'a pu être le courant romantique au Bas-Canada mais surtout beaucoup de nouvelles questions.

Pour un professeur d'histoire, avide de concret, c'est là un rare plaisir.

- Lorne Huston
Collège Édouard-Montpetit

Sylvie CHAPUT, *Les Cahiers d'Isabelle Forest*, Québec, Éditions de l'Instant même, 1996, 296p.

HISTOIRE DU QUÉBEC EN B.D.

FLEURDELISÉ

Marie-Noëlle Lapointe

Cette belle aventure de la bande dessinée a commencé lorsque Marie-Noëlle et Éric ont gagné le premier prix du concours d'histoire nationale de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, Section Pierre Le Gardeur, en avril 1994.

En tant qu'enseignant-accompagnateur à l'école secondaire Jean-Baptiste-McIlleure de Repentigny, j'ai vite constaté l'exceptionnelle qualité de ce travail étudiant. C'est ainsi qu'est né le projet d'illustration de l'histoire du Québec.

Il s'agit d'une première. Je suis particulièrement fier d'avoir supervisé cette bande dessinée pleine d'humour et respectueuse de la trame historique. Raymond Langlois

NOUVEAUTÉ



84 pages



GUÉRIN

890, rue Dorval
Montréal (Québec) H2T 2C3 Canada
Téléphone: (514) 841-3441
Télécopieur: (514) 841-4123

L'Assemblée générale de l'APHCQ

L'Assemblée annuelle de l'Association s'est tenue à la cafétéria du collège Garneau. Ce fut l'occasion d'entendre les rapports des membres de l'exécutif 1995-1996 et d'adopter des propositions importantes pour la conduite des affaires en 1996-1997. Le président sortant, **Bernard Dionne**, a fait état d'une année de consolidation interne et de grande visibilité de l'APHCQ à l'externe. La production d'un mémoire pour les états généraux, les audiences devant les commissaires et devant les membres du Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire, la participation à la formation de la Coalition pour la promotion de l'histoire ont été les moments forts de cette année. Pour le reste, les rapports des autres membres de l'exécutif attestent la bonne santé de notre Association. Bernard Dionne a ensuite informé l'assemblée de sa décision de ne pas se représenter à la présidence pour l'année 1996-1997, ayant été fort actif au sein du comité ad hoc de l'ex-coordination provinciale (1994) et ayant assumé la présidence au cours des deux années suivantes; il a également invoqué la nécessité de renouveler le leadership et de laisser la place à d'autres.

Yves Tessier a d'abord dressé un bilan préliminaire de l'organisation du congrès: avec une subvention de 1000\$ de la DGEC, un revenu substantiel du salon des exposants et les 74 inscriptions (au moment de l'assemblée), le congrès n'entamera pas la réserve de l'APHCQ; toutefois, il ne sera pas possible de dégager un surplus significatif. **Danielle Nepveu** a fait rapport de ses activités comme membre du Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire; sans dé-

gagement et sans rémunération, elle a dû passer plus de 25 jours ouvrables en réunions, en audiences publiques et en temps de rédaction de certains éléments du rapport final. Ce travail a permis d'établir de nombreux contacts avec des historiens de tous les milieux et de faire connaître la réalité de l'enseignement collégial, en plus de publier l'existence de l'APHCQ.

Louis Lafrenière a ensuite informé l'assemblée des résultats de la campagne de recrutement poursuivie en 1995-1996: l'APHCQ compte 140 membres, soit environ 60% des professeurs francophones des collèges du Québec. La difficulté consiste à rejoindre les professeurs anglophones qui n'ont pas répondu aux nombreuses invitations à rejoindre nos rangs. La situation financière de l'association est cependant saine, quoique fragile (voir le tableau page 8). Le vérificateur, **Jean Boismenu**, a confirmé la bonne tenue de nos livres et a recommandé l'acquisition d'un logiciel de comptabilité. Enfin, **Éric Douville** a fait état de la publication de

quatre numéros du Bulletin et a souligné la contribution de **Bernard Dionne**, de **Luc Giroux** et de **Natalie Picard**. Il a indiqué qu'il restait encore beaucoup de travail à accomplir pour construire notre structure de contacts régionaux.

Par la suite, l'Assemblée a décidé d'adhérer à la Coalition pour la promotion de l'histoire et de lui verser la somme de 300\$. Certains auraient souhaité retrancher le mot "nationale" dans la phrase du manifeste de la Coalition où il est dit "que soit faite une place privilégiée à l'histoire nationale du Québec" mais un amendement en ce sens a été défilé, de sorte que la proposition principale d'appui à la Coalition a été adoptée à l'unanimité moins quelques abstentions. Il a aussi été adopté de demander au Comité restreint du programme de sciences humaines de rendre ses travaux publics et de consulter l'APHCQ avant de modifier quoi que ce soit au niveau des cours d'histoire. Enfin, un nouveau questionnaire sera envoyé afin de construire un **botin des membres**.



L'exécutif sortant de l'APHCQ: **Yves Tessier** (dont le mandat a pris fin avec la tenue du congrès), **Louis Lafrenière** (qui revient comme trésorier), **Danielle Nepveu** (devenue présidente pour 1996-1997), **Bernard Dionne** (président sortant, qui revient comme responsable du Bulletin) et **Éric Douville** (qui reste à titre de secrétaire et vice-président). **Luc Lefebvre** se joindra à l'équipe pour organiser le congrès de 1997.

Les élections à l'exécutif ont donné les résultats suivants:

Présidence: **Danielle Nepveu**
(André-Laurendeau)
Vice-présidence et secrétariat: **Éric Douville**
(Saint-Laurent)
Responsable du Bulletin: **Bernard Dionne**
(Lionel-Groulx)
Responsable du congrès 1997: **Luc Lefebvre**
(Vieux-Montréal)
Trésorier: **Louis Lafrenière**
(Édouard-Montpetit)
Vérificateur: **Jean Boismenu**
(Bois-de-Boulogne)

Les membres ont aussi entériné la nomination des membres du comité de rédaction:

Paul Dauphinais
(Montmorency)
Éric Douville
(Saint-Laurent)
Lorne Huston
(Édouard-Montpetit)
Daniel Massicotte
(Saint-Jean-sur-Richelieu)
Patrice Régimbald
(Vieux-Montréal)

Enseigner l'histoire au collégial: des ateliers stimulants

Plusieurs ateliers portaient sur l'enseignement de l'histoire et sur les rapports de notre discipline avec le programme de sciences humaines. Notre collègue **Robert Arcand**, du collège Beauce-Appalache, a présenté les résultats d'une démarche en activité d'intégration et la discussion qui a suivi cet exposé a été fort stimulante.

La conférence de **Madame Louise Chené**, qui préside aux destinées de la Commission d'évaluation de l'enseignement collégial, a également été fort animée. Après avoir procédé à l'évaluation de 33 programmes de sciences humaines,

Madame Chené, qui est une ancienne professeure d'histoire au collégial, nous a incité à prendre davantage de place dans le programme de sciences humaines et dans les cours multidisciplinaires, compte tenu du caractère intégrateur de notre discipline. Il semble, d'après les données qu'elle a colligées, que les professeurs d'histoire prennent peu de place dans la prestation des cours multidisciplinaires. Réalisant que nous n'avions pas véritablement de programme en sciences humaines et que l'histoire n'y occupait pas suffisamment de place, Madame Chené a bien montré qu'actuellement, l'offre de cours est bien loin d'être conçue comme un ensemble intégré d'activités d'apprentissage.



Daniel Perreault, Dominique Baby et René Del Magro ont animé un atelier sur les trucs pédagogiques en histoire.



Lancement d'une série de brochures traitant de l'exploitation pédagogique des archives par les Archives nationales du Québec.

APHCQ

Bilan financier au 30 avril 1996

Revenus

Cotisations	3 775,00 \$
Bulletin	1 490,00 \$
Congrès	10 600,85 \$
Divers	49,32 \$
Total des revenus	15 915,17 \$

Dépenses

Bulletin	1 084,71 \$
Poste	593,06 \$
Téléphone	46,70 \$
Frais bancaires	117,31 \$
Représentations	118,50 \$
Frais de l'exécutif	210,40 \$
Congrès	6 181,11 \$
Divers	141,08 \$
Total des dépenses	8 492,88 \$
Bilan 1995-1996	7 422,29 \$

Total de l'avoir

Avoir au 1er mai 1995	3 805,80 \$
Revenu net pour 1995-1996	7 422,29 \$
Total de l'avoir au 30 avril 1996	11 228,09 \$

- **Louis Lafrenière**, trésorier.

Sur les cours d'histoire, Madame Chené a confirmé que le choix et l'amplitude du 910 étaient actuellement remis en question. Le 910 est perçu comme un cours difficile dans le réseau et il serait logique d'en alléger le contenu et de le faire suivre par le cours d'histoire du XX^e siècle. En général, le cours est dispensé de façon magistrale et peu de professeurs demandent aux élèves de réaliser une dissertation en première année. Certains ont fait valoir la nécessité de changer la perspective de ce cours et d'axer l'enseignement sur la civilisation et non sur l'histoire. Enfin, le taux de réussite varie beaucoup d'un collège à l'autre.

Au cours de la discussion qui a suivi, plusieurs ont fait remarquer que beaucoup d'autres facteurs expliquent que les professeurs d'histoire soient "tassés" par les autres collègues dans le programme de sciences humaines: le fait d'avoir

placé le 910 dans le tronc commun en a incité plus d'un à nous interdire l'offre de cours dans les profils sous prétexte que nous étions "gâtés"; le principe de la soi-disant "égalité des disciplines" a contribué à banaliser l'histoire et à lui refuser un statut particulier en raison de son côté hautement intégrateur; les psychologues et les sociologues ont mis le grappin sur les cours de méthodologie; la réforme Robillard nous a écartés des cours complémentaires, etc. Enfin, plusieurs ont souhaité l'introduction d'un cours d'Histoire du Québec et du Canada, le retour des cours annuels (90 heures) pour les cours du tronc commun, et ainsi de suite.

Enfin, plusieurs autres ateliers ont permis aux collègues de faire le point sur les nouvelles technologies (**Daniel Perreault**), les cours par compétence, les exercices en histoire (**Daniel Perreault**), l'histoi-



À la table de Beaudoin de Jerusalem, **Éric Douville, Louis Lafrenière, Joanne Côté (SPHQ), Jacques Lacoursière** (Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire), **Bernard Dionne, Danielle Nepveu, Christian Laville** (U. Laval) et **Susan Anastas**.

re du XX^e siècle, le lieu-dit Québec (**Yves Tessier**).

En terminant, il faut remercier chaleureusement le comité organisateur formé de **Yves Tessier** (coordonnateur), **Michèle Asselin, Jean-Pierre Desbiens, Martine Dumais, Daniel Perreault, Claude Poulin, Pierre Ross** et **Yvan Roy**. Nous sommes une jeune association et le congrès annuel est une

réalisation dont nous pouvons être fiers: combien de disciplines du collégial en font autant?

C'est donc un rendez-vous à ne pas manquer l'an prochain, les 4, 5 et 6 juin 1997, au cégep du Vieux-Montréal.



Un banquet bien réussi!



Un service médiéval fort joyeux!

IBERVILLE LE CONQUÉRANT

Guy Frégault (1918-1977) est l'un des historiens canadiens les plus remarquables du XX^e siècle. Il a professé à l'Université de Montréal, dont il fonda le département d'histoire, et à l'Université d'Ottawa (1942-1961). Il fut membre fondateur de l'Académie canadienne-française et le premier sous-ministre des Affaires culturelles du Québec (1961-1966, 1970-1975). Son œuvre d'historien lui a valu d'être honoré par plusieurs universités et lui a mérité de nombreuses distinctions, dont un prix de l'Académie française (1969).

Ce matériel est rédigé dans une langue qui élimine les éléments sexistes.



420 pages

NOUVEAUTÉ



GUÉRIN

4101, rue Dorval
Montréal (Québec) H2T 3G2 Canada
Téléphone: (514) 842-5481
Télécopieur: (514) 842-4322

L'enseignement de l'histoire au collégial: les recommandations du rapport Lacoursière

Danielle Nepveu, Cégep André-Laurendeau

J'ai participé, pendant une bonne partie de l'année 1995-96, aux travaux du groupe sur l'enseignement de l'histoire, présidé par Jacques Lacoursière. Le rapport final a été rendu public le 20 juin dernier et acheminé, tel que convenu, aux États généraux. J'aimerais ici rappeler brièvement quel était le mandat du groupe de travail et fournir quelques explications sur les recommandations qui touchent le collégial.

Le groupe de travail se composait de douze personnes oeuvrant dans le milieu de l'enseignement primaire, secondaire, collégial et universitaire ainsi que dans le milieu des autochtones et dans celui des musées. Ces personnes, presque toutes des historiens et des historiennes, avaient pour mandat d'examiner la situation de l'enseignement de l'histoire au Québec, en remontant aux trente dernières années, de comparer l'enseignement de l'histoire au Québec avec celui dispensé aux États-Unis, en France, en Italie, au Royaume-Uni, en Allemagne, au Japon et, finalement, dans le reste du Canada. Le mandat prévoyait de plus une analyse des programmes de formation des maîtres en histoire. Finalement, le groupe de travail devait formuler des recommandations sur les programmes d'études et identifier ce qui devrait être obligatoire à chaque niveau d'enseignement ainsi que les objectifs visés. Un mandat très lourd, donc, pour le peu de

temps dont nous disposions à l'origine, c'est-à-dire à peine quatre mois.

Il faut spécifier également que la participation au groupe de travail n'entraînait aucune libération d'enseignement ou quelque forme de rémunération que ce soit. C'est donc en continuant leur travail régulier que les enseignants du groupe ont participé aux travaux. Le délai de quatre mois étant insuffisant, c'est finalement en juin dernier que le rapport fut rendu public.

Les travaux du groupe ont mis en évidence le peu de place faite à l'his-



toire dans notre système d'éducation. La comparaison avec d'autres pays occidentaux a été à ce sujet très révélatrice. Ainsi, aux États-Unis, les cours d'histoire sont obligatoires de la première à la 12^e an-

née et, de plus en plus, en première année d'université (ce qui correspond à la 2^e année du collégial), ce qui totalise au-delà de 700 heures d'histoire. En Italie, un élève a reçu plus de 900 heures d'histoire au sortir de sa 13^e année (ce qui correspond à la fin du collégial au secteur général). En France, la moyenne est d'environ 500 heures pour le même nombre d'années de scolarité tout comme en Allemagne.

Cette analyse ainsi que les rencontres avec de nombreux groupes oeuvrant dans le secteur de l'éducation, lors des audiences publiques tenues par le groupe de travail, ont conduit à la formulation de certaines recommandations qui touchent les trois niveaux d'enseignement dont le secteur collégial. Ainsi, le rapport recommande qu'un cours d'histoire obligatoire de soixante heures soit institué au collégial pour tous les élèves. Ce cours, intitulé *Fondements historiques du monde contemporain*, reprendrait les grandes lignes du cours de civilisation occidentale actuellement obligatoire en sciences humaines mais débiterait en 1492 plutôt qu'avec l'Antiquité. À ce sujet, le groupe a noté dans un grand nombre de mémoires une critique de la période couverte dans le cours d'histoire de la civilisation occidentale. Comme l'ont souligné plusieurs, quarante-cinq siècles en quarante-cinq heures, ce n'est pas très réaliste. Le cours suggéré par le groupe de travail dépasserait la trame événementielle pour s'attarder à la construction des explications historiques et à l'étude de

notions fondamentales telles que la démocratie, les grandes idéologies, les luttes d'émancipation, l'évolution de la condition des femmes, etc. du point de vue de la science historique. Il est bien entendu, pour les membres du groupe de travail, qu'il s'agirait là d'un cours d'histoire, donné exclusivement par des historiens. Le titre du cours est davantage une suggestion qu'une recommandation; rappelons cependant qu'il reprend l'appellation qui existe actuellement pour le cours d'histoire du Québec qui s'intitule *Fondements historiques du Québec contemporain*. Quant à la décision de le faire débiter en 1492 plutôt qu'avec l'Antiquité, elle s'appuie sur les nombreuses critiques venues de toute part, qui insistent sur la difficulté de couvrir en si peu de temps une si longue période. Cependant, le rapport précise évidemment que les retours sur l'Antiquité et le Moyen Âge doivent être faits lorsque nécessaires mais que cela ne constitue pas le cœur du cours recommandé. Signalons également que ce cours devrait s'inscrire dans le curriculum de l'élève après cinq années d'études secondaires où l'histoire serait enseignée chaque année.

D'autre part, le rapport recommande qu'un cours d'histoire demeure obligatoire dans le programme de sciences humaines et suggère un cours intitulé *Québec, Canada et le monde*. Il a semblé normal aux membres du groupe de travail qu'un étudiant, tout particulièrement en sciences humaines, ait une connaissance plus approfondie de la société dans laquelle il évolue. Dans un tel cours, il serait possible de traiter de grandes problématiques historiques, d'aborder les multiples interprétations historiques et de situer le Québec dans un contexte plus large en analysant son interaction avec le Canada et le monde. À titre d'exemple, la crise des années 30 ou la Seconde Guerre mondiale, tout comme le mouvement des femmes ou les phénomènes migratoires au Québec, ne peuvent être bien compris

sans avoir une perspective mondiale. Un tel cours irait donc beaucoup plus loin que le cours d'histoire du Québec recommandé en secondaire III et IV.

Les représentants du secteur anglophone ont émis certaines réticences quant au caractère obligatoire d'un tel cours, ce qui explique, en partie, le fait qu'il ne figure pas comme recommandation. La tradition des collèges anglophones est, je crois, de laisser une plus grande place au libre choix des élèves. D'autre part, il est évident que le contexte politique actuel ne favorise pas l'acceptation d'un tel cours par la communauté anglophone, ce qui est dommage, car il est tout à fait possible d'étudier la société québécoise et son évolution sans tomber dans la propagande. Il me semble que l'on doit reconnaître le professionnalisme des enseignants; pour ma part, je n'ai aucune crainte à ce chapitre.

Un dernier aspect touchant le collégial a été traité par le groupe de travail. En effet, la formation des

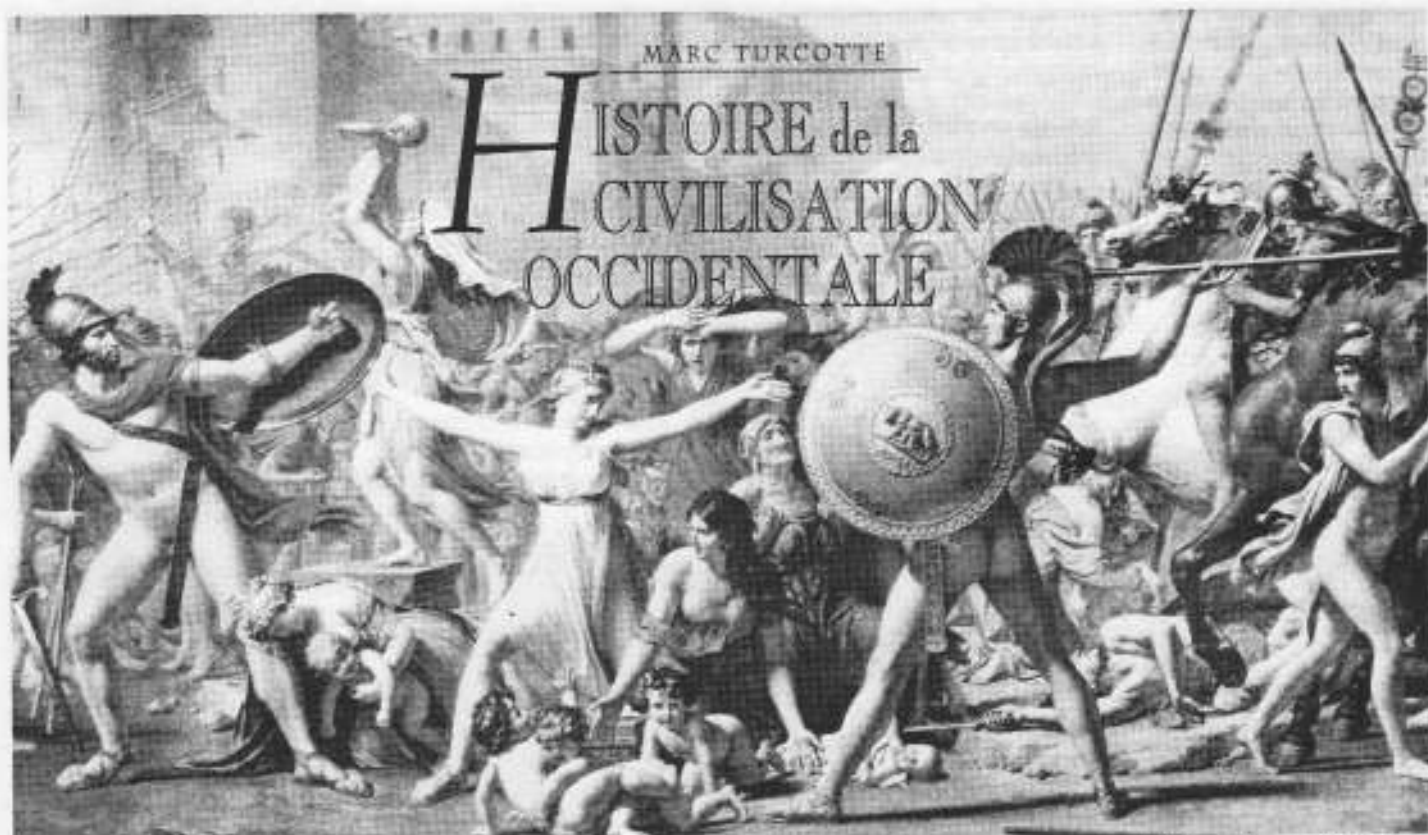
professeurs d'histoire du collégial a été abordée, de la même manière que celle des professeurs des niveaux primaire et secondaire. À ce sujet, le groupe de travail a recommandé que les cours d'histoire, au collégial, soient donnés, dans l'avenir, par des professeurs détenant une maîtrise en histoire ainsi qu'une formation de 30 crédits en pédagogie et didactique de l'histoire. Cette recommandation a donné lieu à un long débat. Personnellement, j'ai fait valoir l'irréalisme de la chose puisqu'il ne saurait être question qu'il y ait des conditions d'embauche différentes des autres professeurs pour les historiens dans les cégeps. De plus, une formation en pédagogie exigerait minimalement une année d'études supplémentaires après la maîtrise, creusant ainsi un écart parfois important entre ce que l'on exigerait des nouveaux professeurs par rapport aux anciens. La très grande majorité des membres du groupe de travail étant malgré tout favorables à une telle recommandation, celle-ci a été

retenue. En fait, seules Susan et moi ainsi qu'un autre membre du groupe, professeur à l'université, avons émis des réticences à ce sujet. Est-il nécessaire de préciser que les professeurs de cégep n'ont pas toujours bonne presse et cela, dans tous les milieux, et que plusieurs personnes considèrent qu'ils devraient être mieux formés en pédagogie pour enseigner à des jeunes qui sortent du secondaire?

Il est certain que les recommandations du rapport ne font pas l'unanimité. Certains déplorent le peu de place faite à l'histoire nationale, d'autres auraient préféré un autre genre de cours obligatoire pour les élèves du collégial, etc. J'ai moi-même des réserves à formuler sur certains éléments du rapport. Cependant, ne faut-il pas admettre que le rapport permet de situer notre enseignement par rapport à un bon nombre d'autres pays, tant au plan des contenus que du temps consacré à l'enseignement de l'histoire?

N'a-t-il pas le mérite de faire valoir l'importance de cette discipline dans le curriculum des élèves à tous les niveaux d'enseignement? Au départ, les membres du groupe de travail connaissaient à peine la formation des étudiants du collégial. Susan et moi avons dû déployer beaucoup d'énergie pour faire reconnaître l'importance de la formation collégiale et attirer l'attention du groupe sur les lacunes présentes à ce niveau d'enseignement.

Dans les mois à venir, nous verrons ce que la ministre décidera de faire pour redonner une plus grande place à l'enseignement de l'histoire. Si par hasard, elle envisageait de raffermir la formation des élèves au collégial en ajoutant de l'histoire, ce sera à nous, en tant qu'association, de nous faire entendre et de suggérer les cours qui nous semblent les plus pertinents. Le rapport du groupe de travail fournit une base de discussion mais rien ne nous empêche de nous exprimer sur le sujet si nécessaire.



464 PAGES DONT 16 EN QUADRICHROMIE • FORMAT 21 x 27 cm • 607 ILLUSTRATIONS • 58 CARTES HISTORIQUES
SUPPLÉMENTS CULTURELS • INDEX • 36,95 \$ • ACÉTATES OFFERTS GRATUITEMENT SUR ADOPTION DU VOLUME

DÉCARIE ÉDITEUR
Tél. : (514) 342-8500
Téléc. : (514) 342-3982

DIDACTIQUE

Enseigner avec un manuel:

une méthode d'analyse

Kevin Henley, Cégep de Saint-Laurent

Jusqu'à récemment, j'avais toujours refusé d'enseigner mes cours d'histoire avec un manuel. Il me semblait que le point de vue idéologique de tous les auteurs de manuels était tellement différent du mien; je ne pouvais pas donner ainsi raison à toutes leurs interprétations. Dernièrement, toutefois, la pression du département pour adopter un manuel commun fut devenue trop forte et j'ai cédé—tout en se disant bien sûr que je m'éloignerais du point de vue des auteurs à chaque fois que cela deviendrait nécessaire.

Voilà que je me trouvais devant un manuel d'histoire de la civilisation occidentale choisi par mon département. J'ai été persuadé que tous les manuels ont leurs défauts et que ce choix-là n'était pas nécessairement pire qu'un autre. Le manuel choisi fut trop long (au-delà de 400 pages), soit à peu près 100 pages de plus que ce que les étudiants de première session sont capables de lire en quinze semaines. Celle-ci, toutefois, est une caractéristique partagée par tous les manuels disponibles; le manuel choisi possédait au moins l'avantage d'être écrit au niveau collégial plutôt qu'au niveau universitaire.

La méthode de l'école des Annales

Dans mes cours de Performa sur l'approche par compétences,

j'avais développé une méthode d'enseignement basée sur l'analyse des phénomènes historiques. Plutôt que de tout simplement présenter les données les plus importantes de chacun des chapitres du manuel, j'ai donc choisi de diviser la matière d'après la méthode des Annales, c'est-à-dire entre les aspects politique, économique, social et culturel. De cette façon, on se garde de mettre trop d'accent sur l'un ou l'autre des aspects fondamentaux de l'histoire de n'importe quelle civilisation ou période. Pour être vraiment certain de ne laisser de côté aucune dimension importante, j'ai ensuite divisé chacun des quatre aspects en trois «secteurs». Ainsi, l'histoire politique fut divisée entre la politique constitutionnelle (y incluant l'évolution des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire de chaque période), la géopolitique (les guerres, la diplomatie, la rivalité entre empires et nations) et les idéologies politiques (l'influence des idéologies religieuses sur la politique, l'influence des idéologies séculières et le développement des partis politiques). L'histoire économique fut divisée entre l'évolution de l'économie primaire (agriculture, mines, puits, forêts), de l'économie secondaire (artisanat, manufactures, industries) et de l'économie tertiaire (le commerce intérieur, le commerce extérieur, les services publics et les services privés). L'histoire sociale fut divisée entre l'histoire des classes sociales (aristocratie, paysan-

nerie, esclaves, seigneurs, serfs, bourgeoisie, prolétariat, etc.), l'histoire du rapport entre les hommes et les femmes et l'histoire du rapport entre la majorité et les minorités ethniques ou religieuses. Finalement, l'histoire culturelle fut divisée entre l'histoire des arts (la littérature, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique), l'histoire de la pensée (l'influence des religions, de la philosophie, des sciences de la nature et des sciences humaines) et l'évolution de la culture populaire (folklore, cérémonies religieuses, sports de masse, «mass media»).

Douze critères pour comprendre l'histoire

Voilà donc une division du contenu historique de la civilisation occidentale en douze critères, qui prétend à une certaine exhaustivité. Puisque le but du cours semble être de donner aux étudiants une introduction vraiment superficielle à cinq millénaires d'histoire (en quinze semaines), autant prendre le taureau par les cornes et rester au niveau d'une simple introduction à quelques grands concepts et événements!

Évidemment, ce genre d'analyse reste hautement critiquable. Bien sûr, il resterait toujours quelques phénomènes intéressants qu'on n'aurait pas le temps d'aborder dans si peu de séances de cours. Certains peuvent aussi trouver que l'histoire de la philosophie soit plus importante que l'histoire de la culture populaire,

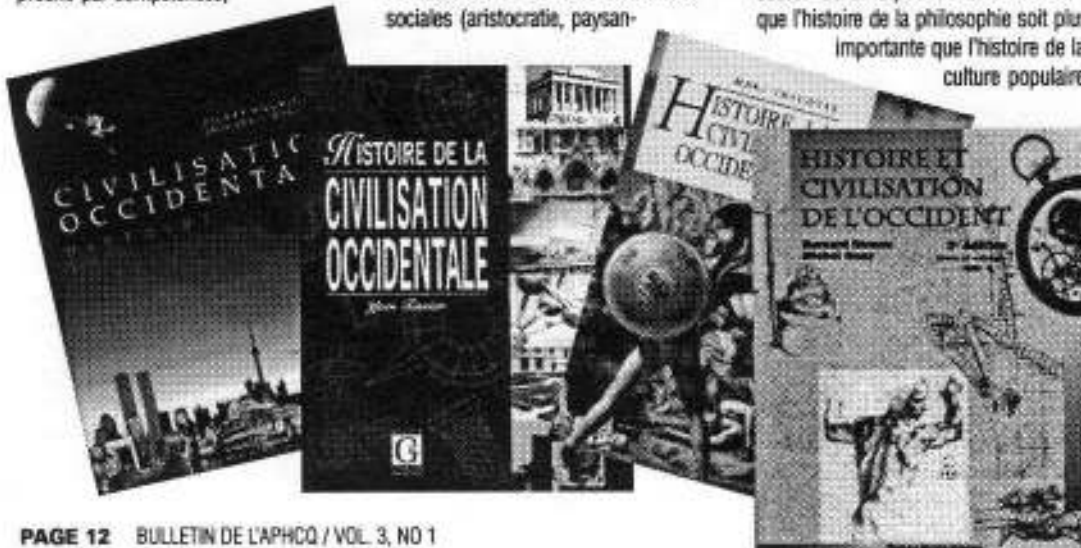
ou que le phénomène «religion» se trouve à trois places différentes dans l'analyse, ou que l'aspect économique n'est pas aussi important que l'aspect politique, etc., etc.

J'ai quand même décidé d'utiliser ces douze critères. À chaque semaine, donc, j'ai présenté ce que je considérais essentiel au contenu d'un ou deux chapitres du manuel, selon chacun de mes critères. Souvent, devant le flot énorme d'informations comprises dans tel ou tel chapitre, j'ai été obligé de couper plus qu'ailleurs, puisque les auteurs de ce manuel avaient décidé de «mettre le paquet» sur tel ou tel aspect de l'histoire, pour telle ou telle période.

Aussi souvent, cependant, j'ai été obligé de faire le contraire: d'ajouter davantage d'informations sur tel ou tel critère, à telle ou telle période, parce que les auteurs n'avaient presque rien écrit à ce sujet. Pour aiguïser l'intérêt des étudiants, j'ai souligné tel ou tel défaut du manuel, qui pouvait aller de l'absence totale d'informations concernant l'histoire des femmes pendant une période quelconque à une description vraiment trop positive du rôle de l'idéologie chrétienne dans l'histoire. De cette façon, j'ai réussi non seulement à plaire à certains étudiants vraiment intéressés par la matière, mais j'ai aussi mis l'accent sur le caractère subjectif du «fait» historique, toujours façonné selon l'idéologie particulière des auteurs.

Travaux pratiques et examens

Après chaque cours magistral, j'ai demandé aux étudiants de remplir un tableau de présentation rapide (un travail pratique) des caractéristiques essentielles et des exemples pertinents, pour chaque critère pendant chaque sous-période (Proche-Orient, Grèce, Rome, première moitié du Moyen-Âge, deuxième moitié du Moyen-Âge, etc.). Après trois semaines de cours, j'ai exigé une dissertation écrite sur la période traitée (Antiquité, Moyen-Âge, période moderne, période contemporaine), dans laquelle l'étudiant était censé d'abord présenter les caractéristiques essentielles et les exemples pertinents de chaque critère, en forme de rédaction continue (phrases complètes, paragraphes bien divisés).



Je voulais aussi que l'étudiant soit capable, pendant ces dissertations, d'au moins commencer de se rendre compte des liens de corrélation entre chaque période et sous-période, pour voir l'évolution de chacun des grands phénomènes. Quelques étudiants furent même capables d'aller au-delà des liens entre les périodes et de parler des liens de corrélation entre les aspects, ce qui constitue un travail intellectuel d'un niveau supérieur.

J'ai terminé les exigences du cours en ajoutant un examen synthèse à la dernière semaine, sur l'ensemble du cours (les cinq millénaires). Pour cette épreuve, il ne fallait pas essayer de répéter toutes les informations rassemblées pendant toute la session (un travail énorme), mais de choisir des thèmes dans une liste de thèmes que j'ai fournie aux étudiants. Pour chacun des quatre aspects (politique, économique, social et culturel), chaque étudiant a choisi un thème préféré (la démocratie, l'artisanat, l'esclavagisme, les styles artistiques, etc.) et il a écrit quelques paragraphes sur l'évolution du thème à travers l'histoire de la civilisation occidentale.

Il y avait donc quatre dissertations et une épreuve synthèse à corriger pendant la session. L'étudiant avait toujours son manuel et ses notes de cours devant lui pendant chaque rédaction, ainsi qu'une copie de ces dissertations précédentes, dûment corrigées. Le but de l'opération a été d'aider l'étudiant à améliorer son analyse en cours de route et de terminer la session avec moins de difficulté qu'il ressentait au départ.

Bilan de l'expérience

Dans l'ensemble, j'ai trouvé l'expérience fort intéressante, bien que très exigeante, à la fois pour l'enseignant et pour les étudiants. Un des avantages de cette méthode a été de m'obliger de connaître le manuel au fond : en fait, j'ai lu chaque chapitre douze fois, une fois pour chaque critère, et j'ai pris des notes abondantes. De cette façon, il est devenu très clair que les auteurs du manuel avaient mieux travaillé sur telle ou telle période, tel ou tel aspect ou «secteur», plutôt que d'autres. Je me suis amusé en plus à donner une «note» aux auteurs pour chaque chapitre, selon leur façon «correcte», «trop minimaliste» ou même «trop détaillée» de traiter les pé-

riodes selon les douze critères retenus. Selon mon analyse, le problème principal du manuel résidait dans leur décision de n'accorder qu'un demi-chapitre au Proche-Orient (ce qui est trop peu), un chapitre à la Grèce, à Rome et à chaque moitié du Moyen-Âge (ce qui est correct), mais deux chapitres à chacun des sous-périodes depuis 1453 (ce qui est trop).

Bien sûr, j'ai aussi découvert d'autres faiblesses : la période contemporaine (dans laquelle plusieurs critères sont nettement sous-alimentés tandis que d'autres sont sur-développés), l'insuffisance du traitement général de l'histoire des femmes, etc. Pour l'ensemble de l'Antiquité, j'ai donné une note de 71%, pour le Moyen-Âge 73%, pour la période moderne 80% et pour la période contemporaine 62%; l'ensemble du manuel a donc «reçu» 71%!

De toute évidence, j'aurai eu des «notes» semblables pour n'importe quel autre manuel sur le marché, que ce soit en histoire de la civilisation occidentale ou pour n'importe quel autre cours d'histoire. Tel manuel pourrait être plus fort dans telle ou telle période, vis-à-vis tel ou tel critère d'analyse; tel autre manuel pourrait être plus fort dans plu-

sieurs domaines, tout en étant encore plus long ou écrit d'une manière qui dépasse nettement les capacités intellectuelles des étudiants du Cégep.

Peu importe le manuel étudié, la méthode d'enseignement reste bonne ou mauvaise, adaptée ou non aux besoins des enseignants. Je le recommande à mes collègues, mais je dois admettre que les résultats de mes étudiants ne furent pas améliorés par son adoption. Nos étudiants ont encore énormément de misère avec la rédaction d'une dissertation; très souvent, leur maîtrise de la langue laisse beaucoup à désirer. Le cours d'histoire de la civilisation occidentale reste beaucoup trop exigeant; avec n'importe quelle méthode, on a toujours besoin d'au moins 60 heures pour enseigner un tel cours.

Je ne pense pas, toutefois, que ces deux problèmes invalident la méthode en tant que telle. Je reste encore convaincu qu'une telle méthode, basée sur un traitement plus ou moins égal des quatre grandes périodes, et des quatre grands aspects, demeure une des seules méthodes capable de tenir compte des objectifs fondamentaux de ce cours.

Cet automne, découvrez la collection Boréal Express



Michel Hébert Le Moyen Âge

Il est certes téméraire d'enfermer le Moyen Âge en 128 pages, mais Michel Hébert réussit dans cette brève synthèse un brillant portrait de plus de mille ans de civilisation.

128 pages • 9,95 \$



François Guérard Histoire de la santé au Québec

François Guérard a fondé cette synthèse de l'histoire de la santé au Québec sur ce qui lui confère sa spécificité : contexte socio-économique, rapports sociaux, interventions et intervenants.

128 pages • 9,95 \$

COLLECTION
BORÉAL
EXPRESS



Boréal
Qui m'aime me lise.

La société féodale en trois heures:

une organisation du cours en fonction du schéma des trois «ordres».

Chantal Paquette, Cégep André-Laurendeau

C'était devenu inévitable: il fallait couper. Je consacrais tout simplement trop d'heures au Moyen Âge dans mon cours d'histoire de la civilisation occidentale. Mais où couper? Que couper? Le problème n'était pas seulement de déterminer l'essentiel à garder, il fallait aussi développer une structure cohérente. Et puis, à ne conserver que les faits bruts, le risque était de désincerner ce Moyen Âge qui en fait pourtant rêver plusieurs ou de susciter chez les étudiants des jugements lapidaires sur un mode de vie et un système de valeurs radicalement différents des nôtres. Comment donc les amener à comprendre la fibre de cette fascinante période et catalyser leur curiosité, tout en suivant une ligne directrice claire qui permette d'aller à l'essentiel? La réponse est venue de la période elle-même: puisque le Moyen Âge (ou à tout le moins son élite) s'est conçu comme une société de trois «ordres», il semblait logique de fonder la structure du cours sur ce schéma organisationnel.

Que sont les trois ordres?

Les trois ordres de la société féodale constituent avant toute chose un modèle théorique, issu d'une réflexion de nature théologique, sur l'organisation sociale idéale telle que voulue et instituée par Dieu.

Dès le 6^e siècle, Grégoire le Grand émet l'idée que Dieu assigne à chacun, selon son mérite, une place dans la société; ce faisant, il introduit l'idée d'une hiérarchie sociale basée sur la pureté relative de chacun et justifie la supériorité du clergé. Puis, au 8^e siècle, saint Boniface détermine qu'il y a deux groupes dans toute société: ceux qui commandent et ceux qui suivent, associant dès lors étroitement les combattants au clergé dans l'exercice de l'autorité (les premiers luttant par les armes, les seconds par la parole

de Dieu). Aux 9^e et 10^e siècles, le schéma est renforcé par le désir d'assimiler la société à la vision trinitaire d'un Dieu unique: le principe de la diversité dans l'unité est donc affirmé et on introduit le troisième groupe, le peuple. Le schéma fera par la suite l'objet de plusieurs écrits qui le raffinent: on trouve sous la plume d'Adalbéron de Laon, vers 1027-28, l'expression la plus achevée du schéma dans son poème au roi Robert le Pieux.

À proprement parler, les «ordres» ne sont donc pas des «classes sociales», car chaque ordre n'est pas associé à un statut socio-économique (à l'origine néanmoins). Ainsi, le haut et le bas clergé font tous deux partie des *oratores*, «ceux qui prient», les grands nobles comme les petits hobereaux sont les *bellatores* «ceux qui combattent», riches commerçants et pauvres paysans sont assimilés dans le même état de «ceux qui travaillent», les *laboratores*. La notion d'«ordre» fait donc plutôt référence à l'idée de fonction occupée par un individu dans la société (c'est ainsi que plusieurs historiens appellent cette division de la société féodale «schéma trifonctionnel».

Selon ce modèle théorique, l'organisation sociale repose sur deux principes fondamentaux. D'abord, l'exclusivité dans l'exercice d'une fonction car, Dieu désignant à chacun sa place dans la société, on ne peut admettre la mobilité sociale; au contraire, on aboutit rapidement à l'idée de privilège lié à la fonction. Ainsi, seuls les nobles ont droit au port d'arme; de même, seuls les religieux peuvent exercer le sacerdoce et prêcher publiquement; enfin, ces idées d'exclusivité et de privilège expliquent le mépris des nobles et du clergé pour tout ce qui relève de la condition de «ceux qui travaillent», notamment le travail manuel et la manipulation de l'argent. Cependant, les tâches de chacun sont indispensables à la

survie de tous, ce qui introduit le second principe de complémentarité (ou réciprocité) des fonctions: les clercs prient pour le salut des combattants et des travailleurs, les nobles protègent les deux autres ordres et les travailleurs assurent la survie matérielle des clercs et des nobles.

Bien qu'il s'agisse là d'une vision de l'esprit, puis-je dire que la société médiévale est certes plus complexe que cette rigoureuse tripartition où plusieurs catégories d'individus demeurent inclassables, l'élite

d'abord «ceux qui prient», puis «ceux qui combattent» et enfin «ceux qui travaillent». Je consacre environ 50 minutes à chacun, en suivant un plan identique: je commence par présenter ceux qui en font partie puis je définis leur place et rôle dans la société. Cette façon de procéder offre une grande souplesse: on peut en effet soustraire ou ajouter à loisir (selon le temps disponible, les intérêts des étudiants ou du professeur) des informations, sans sacrifier le canevas principal. Chaque présentation d'un ordre de la société est suivie du visionnement d'une abondante iconographie, ce qui permet à l'étudiant de visualiser la période et, avouons-le, de prendre un peu de répit dans un cours essentiellement magistral. J'en profite en outre pour faire un brin d'analyse iconographique avec les étudiants en leur montrant comment décoder les images d'une époque révolue.

«Ceux qui prient»: le clergé

Je fournis d'abord une définition du clergé puis j'en explique la structure (haut et bas clergé), en précisant que les moines, qui vivent retirés dans une abbaye ou en ermites, sont une catégorie à part à l'intérieur du clergé.

En second lieu, je définis le rôle des clercs. Un rôle prioritairement spirituel qui en fait l'ordre principal de la société médiévale puisque sa direction spirituelle ouvre la porte au salut éternel, de loin plus

intellectuelle du Moyen Âge s'est projetée dans ce schéma... et j'allais moi-même y projeter mes étudiants.

Les trois ordres en trois heures

J'aborde chacun des trois ordres selon la prééminence que le Moyen Âge leur a lui-même accordée:

important que la survie matérielle dans le système de valeur du Moyen Âge. Mais aussi un rôle culturel car le clergé est (presque) le seul à être lettré; la culture écrite médiévale est donc avant tout religieuse (théologique) et se fait en



latin. Les abbayes ont pour leur part un rôle important dans la transmission de la culture puisque ce sont les moines qui y retranscrivent les textes. En outre, le clergé, qui prend l'initiative de la construction des lieux de culte, joue de ce fait un rôle primordial dans le développement des arts (architecture, sculpture, vitrail). Au niveau social, puisque le christianisme est considéré comme la seule religion détenant la Vérité et que le clergé est l'auxiliaire obligatoire entre Dieu et les croyants, l'Église endosse un rôle de contrôle de la société (par exemple: contrôle de la sexualité, sacralisation du mariage à partir des 11^e et 12^e siècles, naissance de la chevalerie en rapport avec la Paix et la Trêve de Dieu). En outre, le clergé intervient de façon particulièrement rigide au niveau du respect des rites et des dogmes (je leur parle alors de l'inquisition). Enfin, j'aborde le rôle politique de l'Église qui, bien que communauté spirituelle, est dotée d'institutions tout ce qu'il y a de plus terrestres (si on regarde sa hiérarchie, ses tribunaux, son système de perception des dîmes, sa curie). Dans ce contexte, l'Église ambitionne d'avoir un pouvoir temporel et

entre en conflit à ce niveau avec la monarchie. L'une des manifestations les plus évidentes de son incursion dans le temporel est le mouvement des croisades où, sous la gouverne du Pape, les guerriers chrétiens mettent leur force au service de l'Église et de Dieu.

Les diapositives présentées aux étudiants peuvent être d'une grande variété: vie monastique, vie des croyants (reliques, pèlerinages, rites, ...), églises et cathédrales, statues, vitraux, manuscrits...

«Ceux qui combattent»: la noblesse

Je m'attarde dans un premier temps sur les origines de la noblesse, remontant jusqu'à l'aristocratie germanique guerrière, présentant le développement du rite dit «de recommandation» qui marquera le développement d'une aristocratie à la fois guerrière et foncière et indiquant que l'échec de l'empire carolingien permettra aux nobles de s'approprier définitivement les terres reçues en usufruit et de les rendre héréditaires (on voit là l'apparition de lignages nobles).

Pour définir la place de la noblesse dans la société médiévale, j'expose ensuite le fonctionnement de la vassalité (et les circonstances ayant donné lieu à la formation de ces liens de fidélité et de protection qui se tissent entre les nobles) et de la pyramide féodale où le pouvoir du roi s'avère plus ou moins fort selon la personnalité du monarque et les circonstances. On peut en donner pour exemple le cas de la France où les Capétiens utilisent la féodalité pour diviser la noblesse et ainsi asseoir leur autorité ou le cas contraire de l'Angleterre où, après la conquête de 1066, des conflits opposent la nouvelle dynastie à ses vassaux et où l'incapacité des Plantagenêts à soumettre cette noblesse les accule en 1215 à signer la Grande Charte qui limite les prérogatives royales et reconnaît le Parlement.

J'insiste alors sur le rôle essentiellement militaire de la noblesse à travers ce fonctionnement féodal, notamment à cause du service d'ost. On peut faire un rappel de l'importance de l'Église qui christianise l'acte guerrier, donnant ainsi naissance à la chevalerie. De plus, en vertu du système féodal (investiture

de fief), tous les nobles, du plus petit au plus grand, sont propriétaires de terres (je reviendrai plus loin sur la gestion des terres); c'est d'ailleurs ce qui fait leur richesse. Ils ont donc une vie de luxe et de loisir en-dehors des moments de combat.

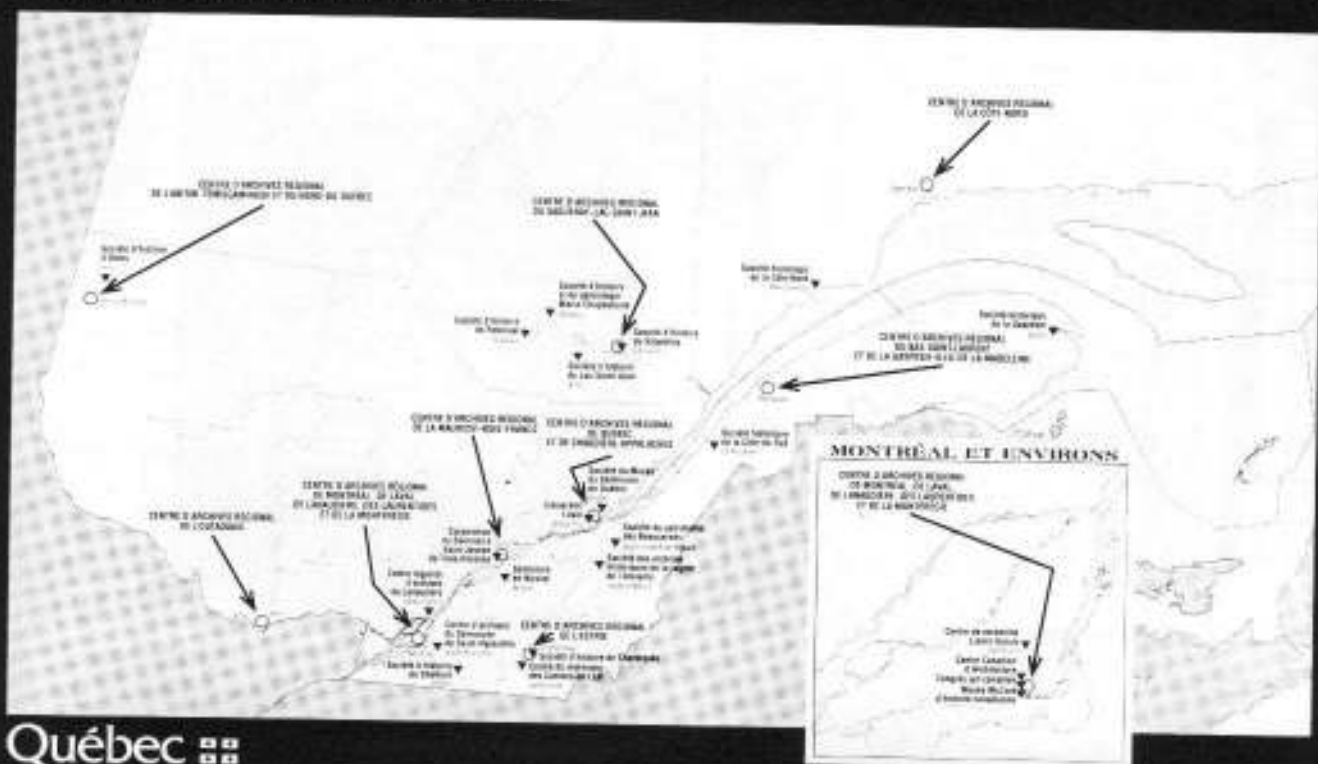
Tous ces différents aspects sont, encore ici, illustrés par une série de diapositives: tournois, combats, évolution de l'armement et des fortifications, héraldique, vie de cour (banquet, amour courtois, chasse au faucon et à courre, ...), mode vestimentaire.

«Ceux qui travaillent»

Quand on parle de «ceux qui travaillent», on désigne essentiellement les paysans qui composent environ 85% de la population; mais on doit aussi inclure les gens de la ville qui pratiquent différents métiers: artisans, commerçants et «professionnels» (médecins, avocats, notaires, ...). Cette dernière section est donc divisée en deux parties: la première sur les travailleurs de la campagne, la seconde sur ceux de la ville.

RAYONNEMENT DES ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

- 9 CENTRES RÉGIONAUX DES ARCHIVES NATIONALES
- ▼ 21 SERVICES AGRÉÉS D'ARCHIVES PRIVÉES



Québec

À la campagne, on a vu que les nobles sont propriétaires des terres mais ne les travaillent pas eux-mêmes. J'explique alors le fonctionnement de la seigneurie: organisation foncière (réserve, manses), organisation économique et légale (redevances, banalités, droit de justice), organisation humaine (statut du serf, corvées). Je fais notamment un développement sur les progrès agricoles des 11^e-13^e siècles (grâce à l'outillage plus performant, à la

diversification des cultures et à l'assolement triennal) qui amènent à la fois une amélioration de la productivité, une hausse démographique, une extension des espaces cultivés (grands défrichements) et une commercialisation des surplus.

À la ville, l'essor du commerce (notamment par cette commercialisation des surplus agricoles) et la hausse démographique provoquent aussi un fort développement: foires, plus grande circulation monétaire, apparition de la bourgeoisie. Concurrentement, se développent les mécanismes financiers (banques, lettre de change). Cet essor urbain, conjugué à la hausse de la population, engendre l'augmentation des besoins de consommation et, par le fait même, le développement des métiers artisanaux dont l'exercice sera bientôt de plus en plus balisé par les corporations. C'est aussi dans ce contexte de croissance urbaine qu'apparaissent les universités au 13^e siècle.

Sur le plan visuel, on est particulièrement bien servi: que ce soit toute la série des travaux des mois du

calendrier des «Très Riches Heures du Duc de Berry» ou toutes les représentations de la vie urbaine, les miniatures de l'époque illustrent abondamment la vie de «ceux qui travaillent» à la campagne ou la ville.

Bilan de la démarche

Il s'agit là, évidemment, de tout un contrat mais il est tout à fait possible d'y parvenir en simplifiant au maximum les explications. En outre, comme il a été dit plus haut, chacun peut à sa guise retrancher certaines informations jugées moins pertinentes. De toute façon, il s'agissait pour moi ici de vous démontrer comment les différents aspects de la vie médiévale pouvaient être intégrés à l'intérieur d'une structure adoptant le modèle des trois ordres comme canevas de base.

Nous sommes cinq professeurs à André-Laurendeau à avoir suivi cette démarche. Nous apprécions d'une part sa cohérence mais aussi sa souplesse qui permet à chacun d'y aller selon ses propres connaissances et ses propres intérêts.

Du côté des étudiants, les commentaires sur le cours sont généralement positifs, bien que le cours soit jugé plutôt lourd (parce que surtout magistral). Ils apprécient notamment l'aspect visuel bien étoffé. Par ailleurs, le cours suscite beaucoup de questions.

En somme, la démarche rejoint son objectif essentiel qui va dans le même sens que les propos de Bernard Chaput quand, au congrès de l'APHQ de 1995, il insistait pour que l'on donne à nos étudiants, non pas une connaissance précise du Moyen Âge, mais le goût de la période. Un tel cours, principalement magistral mais abondamment illustré, est effectivement à même de fournir à nos étudiants une idée de la richesse et de la variété de la période médiévale.



UNE HISTOIRE UNIVERSELLE

BERNARD SAINT-AUBIN

UNE HISTOIRE UNIVERSELLE

Guérin

NOUVEAUTÉ

Bernard Saint-Aubin, journaliste et historien, est natif de Montréal. Il a étudié au Collège Grasset, au Collège de l'Assomption et à l'Université de Montréal. Il a été journaliste au Montréal-Matin et au Service international de Radio-Canada. Il a publié *Les Origines de la guerre de 1939* en 1951, *La Guerre froide (1917-1962)* en 1968, *Duplessis et son époque* en 1979, *King et son époque* en 1982, *Louis Riel, un destin tragique* en 1985.

436 pages



GUÉRIN

458 L. rue Dorval
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-2481
Télécopieur: (514) 842-4513

Compte-rendu

Le monde gréco-romain

Janick Auberger



Janick Auberger, *Le monde gréco-romain*, Montréal, Boréal (Coll. Boréal Express), 1996, 127 p. 9.95\$

Encore un autre ouvrage sur l'Antiquité classique, vous direz-vous? Que peut-il rester à dire sur un sujet aussi souvent étudié et réétudié? Et bien, ce serait bien mal évaluer les préoccupations de l'auteur, professeur à l'Université du Québec à Montréal où elle enseigne l'Antiquité classique, que de se situer à ce niveau. En effet, ma-

toire de l'humanité et tout particulièrement l'Occident.

Nous retrouvons dans cet ouvrage, après une brève introduction où l'auteur présente et justifie son entreprise, un premier chapitre mettant en place de façon successive les jalons chronologiques de l'histoire de la Grèce, puis ceux du monde romain. Par la suite, elle aborde le thème de la Méditerranée comme creuset de la civilisation antique en

faisant un portrait des différentes ci-

tés majeures qui ont constitué cet univers. Dans un troisième temps, madame Auberger s'attarde davantage à l'aspect politique, social, économique et religieux de l'Antiquité classique en mettant en place tout d'abord les grandes lignes de l'organisation politique et sociale du monde gréco-romain. Et, dans le chapitre 4, elle s'intéresse aux mentalités et à la culture de cette société en montrant bien combien et comment leurs conceptions de l'univers, de la société et de l'au-delà pouvaient être différents des nôtres. L'auteur continue son étude en faisant un bref bilan de l'historiographie "moderne" sur l'Antiquité gréco-romaine, en débutant avec le Moyen-Âge, puis les humanistes de la Renaissance, et elle termine par les tendances actuelles. À tout cela s'ajoutent des tableaux chronologiques succincts, des cartes et une petite bibliographie.

Et tout ce contenu entre dans un petit volume de 127 pages! Il nous faut rendre hommage à madame Auberger qui a réussi là un véritable tour de force en écrivant cet ouvrage qui constitue une initiation intéressante pour le grand public et tout particulièrement pour des jeunes s'intéressant au monde gréco-romain. Le choix de l'éditeur et la collection où il s'insère indique bien le but poursuivi par cet ouvrage. Signalons d'ailleurs qu'un ouvrage semblable sur la période médiévale vient de paraître et il est l'oeuvre du professeur Michel Hébert. Mais, au-delà de l'exploit, le livre de madame Auberger possède bien d'autres qualités, dont l'une des premières est sa volonté d'aborder de front et parallèlement l'histoire et la civilisation

de la Grèce et de Rome afin de les comparer et de les confronter, tâche que plusieurs ouvrages ont tendance à négliger. Comme elle le dit elle-même, "même si les Grecs et les Romains ont souvent opéré des choix différents dans leur façon de vivre de penser, les ressemblances sont frappantes entre les deux sociétés, et leur symbiose peut amener à dire qu'il s'agit là "d'une seule et même civilisation" (Paul Veyne)." De plus, le volume a le mérite de s'intéresser à la question de l'historiographie du phénomène classique en montrant, entre autres, la trajectoire poursuivie par l'héritage gréco-romain et l'évolution actuelle de la recherche. Et surtout, à travers son exposé très clair, cet ouvrage nous montre bien comment l'Antiquité classique a façonné les sociétés modernes, que ce soit celles d'hier ou celle d'aujourd'hui.

Un autre des mérites de madame Auberger est d'avoir rédigé cet ouvrage dans une langue claire et extrêmement accessible, et ce, même au néophyte. Toutefois ce constat ne surprendra point ceux qui ont eu la chance d'entendre (radio, conférences...) ou de lire l'auteur, car elle possède un talent tout particulier pour une vulgarisation de très bon niveau, qui permet à tant de gens d'apprécier encore davantage l'intérêt l'Antiquité classique. De plus, soulignons le prix très intéressant de ce livre qui en fait un ouvrage à la portée de toutes les bourses. Dans la présentation de l'ouvrage, il est dit que l'Antiquité classique connaît aujourd'hui un regain d'intérêt; gagnons qu'un ouvrage tel que celui de madame Janick Auberger ne peut qu'amplifier ce phénomène au Québec. De plus, pour les professeurs du collégial aux prises avec le défi du cours "Histoire de la civilisation occidentale", il s'agit d'un outil bien précieux car il fait un tour d'horizon intéressant du monde gréco-romain tout en montrant sa filiation à travers l'évolution historique de l'Occident.

**- Martine Dumais
Collège de Limoilou**

JANICK AUBERGER
*Le Monde
gréco-romain*



COLLECTION
BORÉAL
EXPRESS

Compte-rendu

Le Musée Chaput: portraits à l'époque romantique



En tant que professeurs d'histoire au collégial, nous vivons sous le règne despotique de la synthèse. Lorsque tout manque chez nos élèves, se dit-on, il faut aller au plus pressant, c'est-à-dire à la nécessité de fournir un cadre de référence historique -- aussi sommaire soit-il. C'est ainsi que nous traitons de siècles d'histoire et de peuples entiers, en quelques mots abstraits. Les "Révolutions démocratiques" se racontent dans le même souffle que le "Romantisme" sans que l'on ait l'espoir de s'intéresser à la manière dont ces phénomènes se présentent dans des cas particuliers. Tout l'intérêt que recèle le particulier et le concret doit forcément céder sa place devant les exigences du général et de l'abstrait.

On peut se consoler, et je me console, de faire malgré tout oeuvre utile. Je me plais à m'imaginer digne successeur de nos ancêtres, ces institutrices des écoles de rang, qui ouvraient des fenêtres sur le vaste monde aux enfants des colons qui défrichaient hier les frontières de l'Amérique. Comme elles, je veux croire que j'assume ma part d'une tâche d'alphabétisation -- difficile mais nécessaire -- auprès d'élèves d'un monde qui se situe aujourd'hui aux frontières de l'instantanéité. Étouffaient-elles parfois le plaisir de lire sous les impératifs de l'orthographe et de la grammaire? Moi, je réprime souvent l'émerveillement que me procure l'étude de l'histoire sous l'exigence de donner un "cadre de référence minimal" aux élèves.

Faut-il qu'il en soit ainsi? Peut-on faire autrement sans trahir la mission qui nous est confiée de favoriser le développement d'une conscience historique de la réalité qui nous entoure? Je n'en sais rien mais je constate que je suis devenu un consommateur insatiable de romans et de films historiques. Comme si l'attention au détail, au concret, qui caractérise le narratif, me fournissait un antidote aux dosages massifs de théâtres.

d'ingurgiter régulièrement. En même temps, il est évident que l'apprivoisement d'une période par le biais d'images, d'émotions, voire même d'anecdotes, peut contribuer de façon importante à la construction de repères historiques tout autant pour nous que pour nos étudiants.

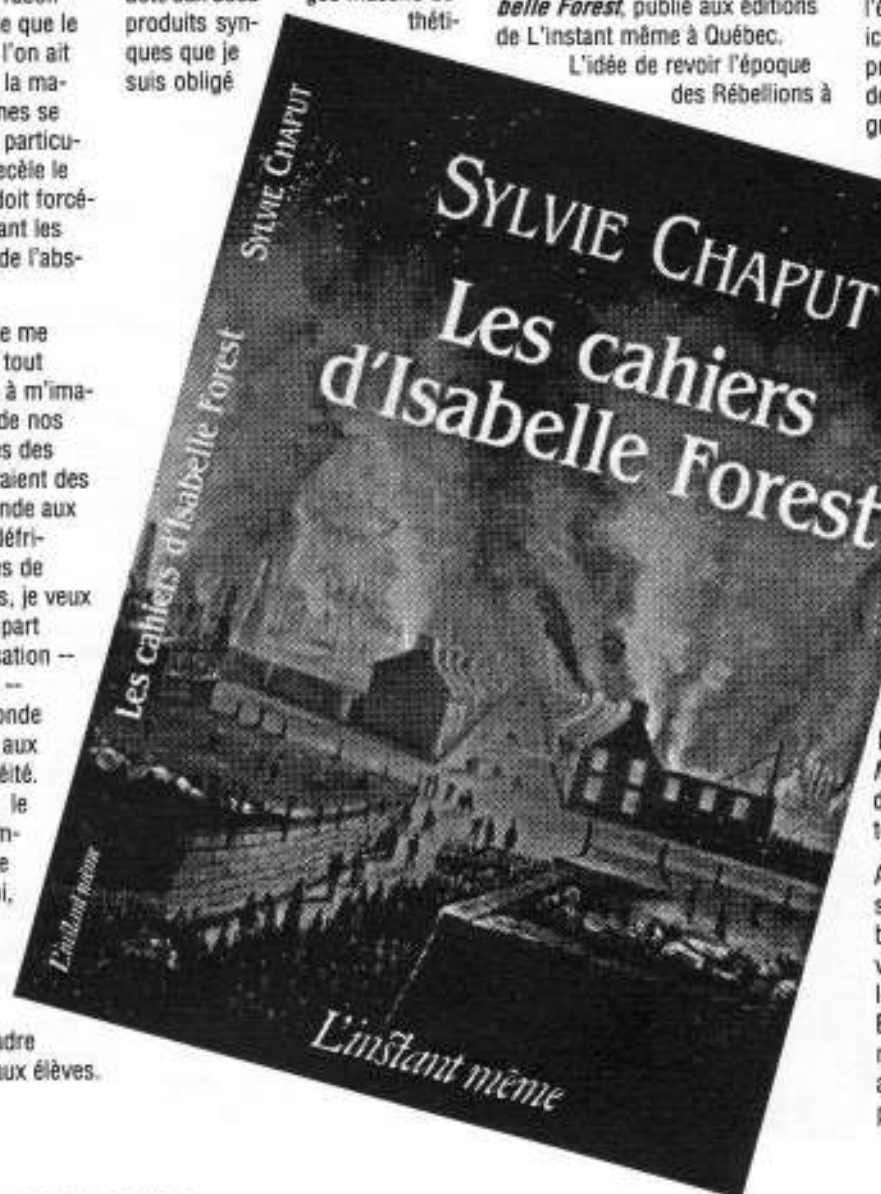
C'est dans cet état d'esprit que j'ai abordé le récent roman de Sylvie Chaput, *Les Cahiers d'Isabelle Forest*, publié aux éditions de L'instant même à Québec.

L'idée de revoir l'époque des Rébellions à

travers les yeux d'une jeune femme peintre constitue -- presque en soi -- une initiative heureuse. Ce sont de perspectives inhabituelles comme celles-là que naît un regard nouveau sur une époque. Auteure de travaux (une biographie et des traductions) sur le romantisme américain au XIX^e siècle ainsi que d'essais sur les rapports hommes-femmes actuels, on se sent en présence d'un éclectisme prometteur. Si le personnage d'Isabelle est fictif, le monde qu'elle fréquente ne l'est nullement. Joseph Légaré, qui sera son oncle et son tuteur, fut peintre et un animateur infatigable de la vie artistique à Québec ainsi qu'un ardent nationaliste. L'objet de son amour sera Philippe Aubert de Gaspé, fils d'une famille bien réelle dont l'héritage l'écrase. Napoléon Aubin, joyeux iconoclaste d'origine suisse qui pratique avec autant d'ardeur que de malheur les métiers de typographe, de journaliste et de lithographe, sera un compagnon

d'infortune. Après la défaite des Rébellions et la mort inattendue de son amant, Isabelle Forest, quant à elle, troque son pinceau pour une plume afin de préserver pour ceux qui vont suivre, la vie et les rêves de sa génération. Elle participe ainsi à la lutte contre la hantise de l'oubli qui accable la génération qui avait vécu les années 1830. Elle fait à sa manière ce que fera au même moment un James Huston, autre typographe de Québec, lorsqu'il lance son *Répertoire National* qui se veut un recueil des meilleures productions des littérateurs Canadiens.

A la même époque, Pierre Chas-seur, camarade de l'oncle d'Isabelle et porteur comme lui d'une vision nouvelle de la vie culturelle, fonde le premier musée du Bas-Canada où s'empilent pêle-mêle des oiseaux empaillés, des artefacts amérindiens, un parapluie chinois et le canon de bron-



de Jacques Cartier. Le récit de Sylvie Chaput foisonne de portraits de personnages tout aussi intéressants mais combien plus vivants. Les envolées passionnées d'un Antoine Plamondon sur une ville contemporaine de Géricault disputent leur place aux lubies d'un James Bowman et sa tentative de faire accepter à la haute société québécoise l'idée d'un diorama (ancêtre lointain du cinéma). L'histoire d'un curieux insecte -- le "tarantatello" de Charles Nodier -- sera suivie d'une exposition des pratiques alchimiques par l'abbé Jérôme Demers et le tout sera entrecoupé de discussions sur le pittoresque en peinture ou sur le mythe grec de Céphale et de Procris. Où rencontrerait-on un Gêrôme Fassio, le miniaturiste italien fraîchement arrivé de New York, qui tente sa chance chez l'élite québécoise? Qui d'autre fera revivre la tentative des typographes de Québec de barguer les autorités coloniales en montant *La mort de César* de

Voltaire? Ne serait-ce que pour des pages comme celles-là, ce livre mérite qu'on s'y attarde et qu'on le déguste.

Ce roman n'est pourtant pas qu'une collection de portraits insolites. Il est également une histoire: histoire d'une femme, d'un amour, d'un milieu et d'un peuple. C'est peut-être trop. La structure même du roman ploie sous ces exigences multiples. Les "cahiers" dont il est question dans le titre sont peu convaincants d'un point de vue littéraire. Historiques, ils le sont dans leur contenu mais l'histoire intime de leur rédaction est curieusement absente. Cette réflexion régulière sur le sens de la démarche de l'auteur, si caractéristique des auteurs de mémoires, est absente. Jamais le lecteur n'aura-t-il la possibilité de partager le sens que l'auteure donne à ses réflexions. On ne sent pas un projet qui se modifie et se précise au fur et à mesure qu'il se réalise. On a l'impression, au contraire,

que la véritable auteure ne fait pas complètement confiance à l'auteure qu'elle invente et se sent obligée de lui imposer des tâches parfois peu conformes à sa nature. Les leçons didactiques sur les techniques de lithographie, par exemple, toutes intéressantes qu'elles soient d'un point de vue historique, sont peu vraisemblables dans le cadre d'une série de cahiers personnels de cette nature.

Est-ce pour les mêmes raisons que je ressens un malaise en lisant les longs passages consacrés aux événements politiques de 1833-1840? Certes, la vision d'Isabelle Forest correspond vraisemblablement à une opinion moyenne de son milieu (un nationalisme modéré) mais on sent davantage le souci didactique dans ces pages. Comme si l'analyse sociologique précédait dans ce domaine la création du personnage. On est frappé par le fait qu'une femme si singulière par ailleurs soit si dépourvue d'origi-

nalité dans le domaine politique tout en étant si prolifique dans ses réactions.

Sur le plan psychologique en revanche, Isabelle, dans ses rapports avec les autres personnages du récit, est pleinement réussie. On sent son ardeur et sa pudeur, son ambition et sa retenue. Lorsqu'on ferme ce livre, on a non seulement des intuitions nouvelles sur ce qu'a pu être le courant romantique au Bas-Canada mais surtout beaucoup de nouvelles questions.

Pour un professeur d'histoire, avide de concret, c'est là un rare plaisir.

Lorne Huston
Collège Édouard-Montpetit

Sylvie CHAPUT, *Les Cahiers d'Isabelle Forest*, Québec, Éditions de l'Instant même, 1996, 296p.

HISTOIRE DU QUÉBEC EN B.D.

FLEURDELISÉ

Marie-Noëlle Lapointe

Cette belle aventure de la bande dessinée a commencé lorsque Marie-Noëlle et Éric ont gagné le premier prix du concours d'histoire nationale de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, Section Pierre Le Gardeur, en avril 1994.

En tant qu'enseignant-accompagnateur à l'école secondaire Jean-Baptiste-McIlleure de Repentigny, j'ai vite constaté l'exceptionnelle qualité de ce travail étudiant. C'est ainsi qu'est né le projet d'illustration de l'histoire du Québec.

Il s'agit d'une première. Je suis particulièrement fier d'avoir supervisé cette bande dessinée pleine d'humour et respectueuse de la trame historique. Raymond Langlois

NOUVEAUTÉ



84 pages



GUÉRIN
450 L. rue Dorval
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3440
Télécopieur: (514) 842-4921

Revue des revues



Sciences humaines

La revue *Sciences humaines*, publiée depuis bientôt six ans, est en voie de s'imposer comme une source d'information et un outil de travail essentiels pour qui s'intéresse au champ très vaste de la recherche en sciences humaines.

Publiée quinze fois l'an à Paris, avec le concours du Centre national des lettres, à raison de douze numéros mensuels et de trois numéros hors-série, cette publication se distingue des autres revues de vulgarisation scientifique par sa spécialisation en sciences humaines et par l'adoption d'une perspective ouverte et pluridisciplinaire qui ignore l'esprit de spécialité. Une large place est faite dans les pages de la revue à des disciplines comme l'histoire, la psychologie, la sociologie, l'anthropologie et, dans une moindre mesure, la philosophie, les sciences politiques, la linguistique et l'économie.

Les différentes rubriques qui définissent les lignes d'intervention de la revue témoignent de la richesse du projet éditorial.

L'**agenda** des colloques et les **échos des recherches** qui amorcent chaque numéro, rendent compte de la volonté de plonger dans la vie quotidienne des sciences humaines et de rester en prise avec les grands débats scientifiques et intellectuels du moment. C'est dans cet esprit que sont également offerts des **entretiens** avec des chercheurs marquants: Bruno Latour (sociologie des sciences), Marc Augé (anthropologie), Emmanuel Todd (sociologie des structures familiales), Claude Hagège (linguistique), Luc Ferry (philosophie), mais aussi des historiens comme François Bédarida, François Furet, Marc

Ferro, Jean Delumeau, Pierre Nora et Emmanuel Le Roy Ladurie. Chaque livraison offre également un **dossier** qui explore, en cinq ou six articles de sept ou huit pages, une des notions-clés qui organisent les régimes discursifs des sociétés modernes. Parmi les dossiers produits dans la dernière année, mentionnons quelques titres: *L'éthique* (janvier 1995), *Penser la complexité* (février 1995), *Le destin de la psychanalyse* (juillet 1995), *Inné/acquis: le grand débat* (septembre 1995), *Le temps* (oct. 1995), *Le sens du récit* (mars 1996), *Nations et nationalismes* (avril 1996). Des sections sont également consacrées aux **comptes rendus** de lecture et au **livre du mois**. Une des rubriques les plus intéressantes porte sur les œuvres *classiques* qui ont marqué l'histoire des sciences humaines. Dans les dix-huit derniers mois, des articles ont été consacrés aux travaux de Jean Piaget, Marcel Mauss et Ferdinand de Saussure et à une série d'ouvrages essentiels: *De la démocratie en Amérique* de Alexis de Tocqueville, *Le suicide* de Émile Durkheim, *La formation de l'esprit scientifique* de Gaston Bachelard, *La théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* de John Maynard Keynes, *La richesse des nations* d'Adam Smith, *Les origines du totalitarisme* de Hannah Arendt, *Les structures élémentaires de la parenté* de Claude Lévi-Strauss, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* de Philippe Ariès et *Les héritiers* de Jean-Claude Passeron et Pierre Bourdieu.

Le souci didactique avec lequel sont rédigés les articles, sans que jamais ne soit sacrifiée une certaine rigueur scientifique, fait de cette revue un outil pédagogique de première main pour les professeurs en sciences humaines et un titre dont toutes les bibliothèques devraient être dotées.

- Patrice Régimbald

"Le destin du marxisme", *Sciences humaines*, no 63 (juillet 1996), p. 10 à 27.

Dans sa livraison de juillet 1996, la revue *Sciences humaines* propose un dossier sur le destin du marxisme. Constatant l'évidente influence du marxisme sur la pensée du XX^e siècle, la revue se demande ce qui reste de la pensée marxiste dans les sciences humaines d'aujourd'hui, ce qui, on le reconnaîtra aisément, n'est pas une mince question.

Un bilan critique

D'entrée de jeu, Achille Weinberg trace un bilan critique du marxisme, proposant entre autres un petit résumé de la pensée de Karl Marx (p. 13) qui pourrait intéresser nos élèves. Bien entendu, l'auteur en vient à la conclusion que la théorie des classes sociales demeure toujours valide, mais avec une infinie variété dans le traitement et, surtout, dans la

portée que l'on apporte ici et là à cette théorie. Ainsi, la vision large du modèle des classes, proposée par R. Darhendoff, demeure utile pour l'analyse des situations complexes de nos sociétés industrielles avancées. Mais bien peu d'économistes, même d'obédience marxiste, revendiquent "la thèse du caractère insurmontable des crises".

Une synthèse utile

On retrouve en p. 14 et 15 un tableau-synthèse des influences de la théorie marxiste dans les disciplines comme la philosophie, la psychologie, la sociologie, l'économie et l'histoire. Les auteurs distinguent cinq périodes de l'évolution du marxisme: 1900-1920, avec l'affrontement des courants social-démocrate (Kautsky) et bolchévique (Lénine); 1920-1945, marquée par le stalinisme, l'essor du marxisme-léninisme dans le tiers-monde et le compagnonnage intellectuel des Malraux, Gide, Aragon et Nizan en France; 1945-1965, avec un marxisme dogmatique sur un fond de guerre froide, avec un rayonnement considérable et des compagnons de route existentialistes (Sartre, Merleau-Ponty) mais, suite aux procès, le détachement progressif d'une première génération d'intellectuels engagés; les années 1965 à 1980 s'accompagnent du renouveau des mouvements gauchistes, maoïstes, trotskystes et guévaristes, suivi (1980-1996) de l'effondrement des régimes communistes et du déclin des partis communistes en Europe.

Que sont les marxistes devenus?

Jean Beaudoin examine ensuite (p. 16 à 20) le cheminement des intellectuels marxisants et dégage l'apport d'un certain marxisme analytique: «Si le marxisme fournit une théorie souvent satisfaisante de l'histoire, il devient étrangement infirme lorsqu'il



agit de faire l'histoire des individus qui font cette histoire. Il faut alors corriger les «causalités linéaires» qui entachent le marxisme classique et s'en tenir à «l'individualisme méthodologique» pour expliquer scientifiquement les faits sociaux, comme le fait Jean Elster dans *Karl Marx, une interprétation analytique* (1989).

Enfin, Jean-Claude Ruano-Borbain recense (p. 2 à 24) le livre de François Furet, *Le passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, tandis qu'un entretien avec Daniel Bensaïd pour lequel, tant que la logique marchande continuera de s'emparer de la totalité sociale, Marx aura de l'avenir, apporte un autre point de vue. Une bibliographie actualisée et commentée vient compléter le dossier (p. 27).

Bernard Dionne

L'histoire, juillet/août 1996

L'histoire a consacré son numéro de juillet/août 1996 au phénomène des nationalismes en Europe: *L'explosion des nationalismes de Valmy à Maastricht*. Le dossier, abondamment illustré et complété par de nombreuses cartes, est divisé en trois sections chronologiques: 1789-1815. *L'Europe et les nations*; 1815-1920. *Le triomphe des nationalismes*; 1920-1996. *Les tragédies du XX^e siècle*. La question de l'avenir de l'Europe organise le choix des différentes contributions et imprègne, implicitement et explicitement, tout au long du dossier, les interprétations du passé.

La première partie, intitulée *naissances*, retrace les racines historiques diverses de la problématique nationale en Europe: naissance de l'idée de nation, ou plutôt des idées de nations -les conceptions française et allemande- (Michel Winock), naissance

de l'Europe au Moyen Âge, avec comme ciment la religion chrétienne (Jacques LeGoff), naissance des projets fédérateurs européens entre le XVI^e et le XIX^e siècle (François Lebrun), naissance d'une pensée anti-nationale (Lord Acton) et cosmopolite (Voltaire), enfement de l'Europe des nations, enfin, par Napoléon (Jean Tulard).

La section suivante est consacrée à la construction des états natio-

naux en Europe entre 1815 et 1920. Les cas allemand (Étienne François), italien (Catherine Bricce) et belge (Pascal Ory) sont observés, sans apporter beaucoup de nouveau sur la question. Plus stimulants sont les petits articles périphériques qui rendent compte des productions symboliques qui accompagnent la construction de l'Europe des nations: hymnes nationaux (Carola Hertel), couleurs et symboles des drapeaux (Michel Pastoreau) et littérature romanesque revancharde (Jean-Marc Proust). Cet élan nationaliste qui a traversé le XIX^e siècle trouve son aboutissement dans la catastrophe de 1914. Jean-Jacques Becker clôt cette section par une synthèse solide et nuancée, où est évalué et pondéré le poids des différents nationalismes européens dans le déclenchement des hostilités.

Enfin, la dernière partie insiste sur les différentes tragédies du XX^e siècle liées, soit à l'exacerbation des nationalismes (le déman-



André Lefebvre DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Docteur ès lettres-histoire, André Lefebvre a d'abord enseigné l'histoire et la didactique de l'histoire aux écoles normales Jacques-Cartier, Marguerite-de-Lajemmerais et Ville-Marie, de Montréal. Il a ensuite professé la didactique de l'histoire à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Cofondateur du Groupe de recherche en didactique de l'histoire de Montréal et du Groupe franco-québécois de recherche sur la didactique des sciences sociales et humaines, il est l'auteur de nombreux ouvrages, articles et communications à des sociétés savantes sur le sujet.

Éditeur de plusieurs périodiques et collectifs, André Lefebvre est maintenant chargé de projets pour le Groupe d'édition Guérin. Il fait ici la synthèse des idées sur l'enseignement de l'histoire qu'il a développées au cours de sa carrière.



GUÉRIN
4901, rue De la
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 843-3481
Télécopieur: (514) 843-6923

208 pages

tèlement de l'empire austro-hongrois, le nazisme, le terrorisme contemporain), soit à la répression des velléités nationalistes (Europe de l'Est, URSS, Yougoslavie). Le rappel, à la toute fin, du processus de la construction européenne (Jean-Michel Gaillard) rend compte de la volonté, des dirigeants des nations européennes, de réaménager sur de nouvelles bases, l'organisation des rapports multilatéraux à partir des années 1950. Une interrogation fondamentale est alors posée. La nation a-t-elle un avenir en Europe? Les réponses divergent bien sûr, selon le sens conféré à ces tragédies successives. Pour Jean Monnet, l'Europe des nations équivaut à l'Europe de la guerre. Le nouvel ensemble politique à naître doit donc s'orienter vers la supranationalité, ce qui signifie le renoncement à la souveraineté nationale. Pour d'autres, comme le général de Gaulle, ce n'est pas l'existence des nations qui pose problème mais leur antagonisme, qu'il faut remplacer par une étroite collaboration. Il ne saurait donc être question de dissolution de l'État-nation. La question, débattue à l'occasion de la ratification populaire du traité de Maastricht, a des implications, qui pour l'avenir politique de l'Europe, sont déterminantes. Un avenir qui est en grande partie fonction des perceptions du passé.

- Patrice Régimbald

Chronique Internet Créer un site et... naviguer

par Francine Gélinas, Cégep
Montmorency

La commande d'écrire un petit article pour la chronique sur l'Internet m'est arrivée au début du mois de septembre. Je m'amuse avec le "net" depuis 7 mois maintenant et je me suis souvent demandé comment je pourrais intégrer toutes ces ressources à ma pédagogie. Je manque terriblement d'imagination et je n'ai pas vogué très sérieusement sur les vagues du cyberspace... Je n'avais aucune idée à vous proposer jusqu'à il y a trois jours! Pourtant, quel plaisir j'éprouve quand se déploie lentement devant moi, sur mon écran, les enluminures du Livre de chasse de Gaston Phébus ou celles de L'Atlas catalan. Ces rencontres de sites sur l'histoire ou sur l'art sont souvent, dans mon cas, le fruit du hasard. C'est ce que l'on appelle faire du surf... aller de vagues en vagues ou se laisser porter par elles et découvrir à cause des liens proposés (liens hypertextes) d'autres petites merveilles... Un peu comme quand on se perd dans un dictionnaire à suivre tous les renvois en astérisque. C'est infini. Je trouvais donc que le plaisir était bien personnel et je ne voyais pas comment je pouvais le faire partager à mes étudiants, qui pour la grande majorité ne sont pas "branchés". Pourtant l'Internet offre l'accès à des ressources innombrables en histoire. Par exemple, un site au Québec nous propose des liens exclusivement réservés à notre discipline. De quoi occuper toutes nos nuits d'insomnie! Ne pas utiliser pareilles ressources, quel dommage!

Au début de la session, alors que je donnais des consignes sur la production d'un dossier, un étudiant m'a demandé s'il pouvait

consulter le "net" pour faire ses cartes historiques. Je l'ai encouragé en lui disant de bien mettre l'adresse du site en référence. Bien modeste contribution au rôle pédagogique de médium! Je n'ai pas à encadrer l'étudiant dans sa recherche sur le NET ni à l'initier (dieu merci!) au logiciel de navigation, etc. Il peut, chez lui probablement, ou encore sur les quelques ordinateurs branchés du collège faire ses découvertes. Il est autonome.

Je restais toute entière à mon problème... Un article à écrire et pas d'idées. La providence est enfin intervenue dimanche dernier. Eureka! J'ai trouvé! Oui! J'ai trouvé un professeur qui a eu une idée et qui s'est mis à l'action tout simplement en créant sa propre page WEB ou si vous préférez, son propre site sur l'Internet. Rino Charron est professeur de géographie au Collège Mont-Saint-Louis. Il a communiqué l'adresse de son site à ses étudiants (dont ma fille...). La consultation est facultative mais sa page offre une belle et simple porte d'entrée dans la bibliothèque virtuelle qu'est le réseau. D'abord, pour ses élèves, des liens sur la géographie de 1^{re} et 3^e secondaire et une page sur NOS ORIGINES et, pour les collègues et la profession, une page sur les systèmes-auteur orientés multimédia. Qu'on se mette à la construction!! Finalement, ses étudiants comme ses collègues peuvent en tout temps communiquer avec lui par courrier électronique. Il n'y a qu'à cliquer sur sa boîte aux lettres au bas de la page.

Le projet est simple et surtout en adéquation avec la réalité. Peu de

nos étudiants sont initiés à la navigation. Leur offrir des chemins par notre propre site, des chemins qui sont en rapport avec notre cours, voilà de quoi les éveiller au plaisir de la recherche. Sans leur enlever le plaisir de voguer, de se perdre un peu et de découvrir aussi. Le site offre juste assez d'encadrement pour orienter l'élève dans ses recherches et permet l'interaction avec eux. Car un des éléments fascinant de l'Internet est la communication avec les autres. Ces humains de partout qui nous offrent leur savoir. Les échanges peuvent quasiment être en temps réel et toutes nos notions espace-temps sont bouleversées. Ce qui fascine motive, non?

Mais là n'est pas la seule façon de développer l'utilisation du réseau dans nos cours... Il y en a d'autres. Sûrement! Laissez-moi quelques temps encore pour "surfer" et je trouverai bien une autre personne qui a de l'imagination. Puis faites comme moi. Demandez à vos personnes-ressources en pédagogie un petit cours Performa sur l'application pédagogique de... On verra bien.

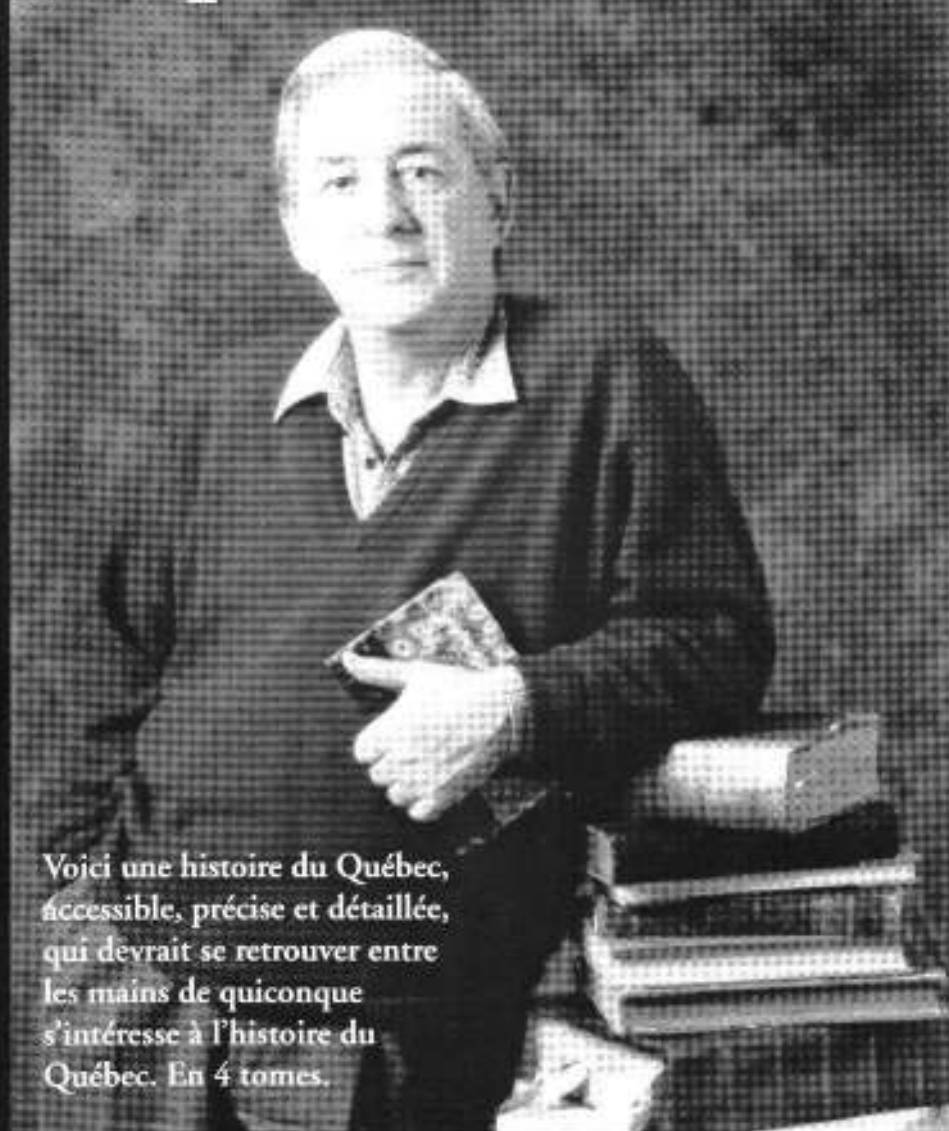
Adresses citées

Sites importants en histoire:
(pour voguer éternellement)

- <http://mistral.ere.montreal.ca/~olisy/atelier/adrhist.html>
- L'Atlas catalan ou Le livre de chasse de Gaston Phébus: <http://www.bnf.fr/enluminures/accueil.shtml>
- Le site de Rino Charron: Géographie du Québec et du Canada <http://www.total.net/~rinoch/geo3.htm>
- et la mienne: Francine Gélinas: helo@eei.ca

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC

Jacques Lacoursière



Voilà une histoire du Québec,
accessible, précise et détaillée,
qui devrait se retrouver entre
les mains de quiconque
s'intéresse à l'histoire du
Québec. En 4 tomes.

SEPTENTRION

1300, avenue Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
Téléphone : (418) 688-3556 • Télécopieur : (418) 527-4978



482 pages, 29 \$

TOME 1
Des origines à 1791



448 pages, 29 \$

TOME 2
1791 à 1841



496 pages, 29 \$

TOME 3
1841 à 1896

CHYPRE ANTIQUÉ

8 000 ans de
civilisation

16 octobre 1996 au
16 mars 1997

FAITES PARTIE DE NOS « TRESORS » !

Devenez membre des Amis
de Pointe-à-Callière et
recevez deux billets gratuits
pour l'exposition
*Chypre antique : 8 000 ans de
civilisation*.



POINTE-À-CALLIÈRE

Musée d'archéologie et
d'histoire de Montréal

Profitez de nombreux autres
privileges pendant une année
entière :

- admission gratuite au
Musée et aux expositions
- invitation aux
inaugurations
- abonnement au bulletin
trimestriel *La Recrue*
- rabais de 10 % à la
boutique du Musée et au
café-terrace L'Arrivage
- fête annuelle des Amis et
activités réservées
- possibilité de faire du
bénévolat

350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal (Québec)
H2Y 3Y5

Renseignements :
(514) 872-8431



Veuillez retourner votre paiement à l'ordre de *La Fondation Pointe-à-Callière*

Je demande une adhésion comme :

- | | | |
|--------------------------------|--------------------------|-------|
| membre individuel | <input type="checkbox"/> | 40 \$ |
| étudiant(e)* - 60 ans et plus* | <input type="checkbox"/> | 25 \$ |
| jeune ami(e)* (12 à 17 ans) | <input type="checkbox"/> | 15 \$ |
| famille | <input type="checkbox"/> | 65 \$ |

*Joindre preuve d'âge ou de condition

S.V.P. faites parvenir les documents à l'attention de :

Nom		
Adresse	Ville	Code postal
Téléphone		
Membres famille (vivant sous le même toit) :		

La Presse

The Gazette



OLYMPIC